

# *À Vos Plumes 2024*

La Planche Gavraise et autres nouvelles

Recueil des 10 œuvres finalistes

# Préambule

HappyVisio est heureux de vous proposer ce recueil des 10 récits finalistes du concours d'écriture *À Vos Plumes 2024*.

Pendant plusieurs semaines, nous avons invité les participants âgés de 55 ans et plus à se lancer dans la rédaction d'une nouvelle de 4 à 10 pages. Leur récit devait commencer par la phrase suivante : « ***Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir.*** »

Pour les aider et leur donner conseils et confiance, un atelier d'écriture en plusieurs séances leur a été proposé sur notre site [www.happyvisio.com](http://www.happyvisio.com). Et parmi les 486 récits qui ont concouru, un grand jury composé de 360 amateurs de littérature en a sélectionné 10, que vous retrouverez dans ce recueil.

Le thème de cette année est un incipit proposé et extrait d'un roman de la marraine de cette édition, Anne Delaflotte Mehdevi. Les participants ont dû, sur la base d'une même phrase, proposer un récit original.

C'est dans cet esprit d'ouverture et de curiosité que nous vous invitons à découvrir comment les auteurs se sont emparés des personnages pour composer leur histoire. Vous serez invités à faire un voyage dans le temps avec des personnages confrontés à des dilemmes moraux, et des réflexions profondes sur le sens de la vie ou sur le temps qui passe.

HappyVisio remercie l'ensemble des participants au concours et au jury, ses partenaires Notre Temps, Les Éditions Buchet-Chastel, Conseils des notaires et ViaBooks, ainsi qu'Anne Delaflotte Mehdevi et Marie Huguenin-Dezot, qui ont respectivement marrainé et animé l'atelier d'écriture de cette 4<sup>ème</sup> édition d'*À Vos Plumes*.

# Sommaire

La planche gavraise .....	4
Il faut imaginer .....	17
Le foulard rouge.....	24
Le jardin de l'espoir.....	35
Les héros de l'aube.....	42
Qui l'eût cru !.....	49
Renaissance.....	56
Un soir, au bar... ..	62
Le scoubidou .....	69
L'alambic.....	74

# La planche gavraise

par François Guillon

## Lauréat *À Vos Plumes* 2024

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie de l'autre côté du comptoir. Le soleil de cette matinée du 10 juillet 1978 est voilé par des nuages hauts.

Il la regarde. Elle, elle regarde droit devant elle. Il sait ce qu'elle regarde, il le voit dans le miroir qui se situe derrière elle entre les verres et les bouteilles. C'est le bac, qu'elle fixe du regard. Le bac qui traverse la petite mer de Gavres pour rejoindre Locmiquélic sur l'autre rive. Ce bac qui chaque jour la ramène au passé quand c'était Fanch, qui le pilotait.

Ça lui pince du côté du cœur à Jeannot, car dans ses pensées à lui, Fanch est présent tous les jours. C'était son frère, son jumeau, son double.

Ça fait dix ans aujourd'hui qu'il est parti Fanch. Dix ans que ce con de touriste a raté son entrée dans le port et a percuté le bac. Fanch s'est noyé devant chez lui. Quelle ironie pour un marin comme lui de périr dans une traversée de quelques centaines de mètres !

Et puis, elle baisse les yeux, et c'est lui maintenant qu'elle regarde, Jeannot. Il est là, comme tous les jours, à boire son café crème au comptoir. Ça fait presque 25 ans maintenant qu'elle et Fanch ont repris « Le Grand Large », le seul bar, tabac, journaux de Gavres. Il a un charme désuet avec ses banquettes en skaï marron, ses tables bistrot, les miroirs dont le tain a souffert, son vieux bar en zinc qui en a vu des tournées, et les étagères à bouteilles et verres devant la grande glace du fond. Et surtout il y a la vue, magnifique, sur le petit port de Gavres, l'entrée tumultueuse de la « petite mer de Gavres », à droite le grand phare de Riantec, à gauche les remparts de la cité et de la citadelle de Port-Louis, le grand port de commerce de la Compagnie des Indes.

Il a changé Jeannot, bien sûr. À 58 ans on n'a plus 20 ans. Mais elle le trouve toujours bel homme, grand et droit, un peu épaissi mais encore svelte. Les cheveux sont poivre et sel maintenant, mais ils ont le mérite d'être encore abondants. Elle trouve que cette cicatrice qu'il a sur le front, souvenir, terrible souvenir de guerre, lui donne un air viril. Ses mains sont fortes, abimées. Ce sont les mains d'un menuisier. Elles ont souffert mais elles ont bien travaillé. Il était une référence dans le coin

avant de tirer sa révérence pour prendre sa retraite il y a quelques semaines. Il n'a pas encore renoncé à son immuable bleu de travail. C'est son costume à Jeannot. Il est bleu comme ses yeux vifs qui l'ont fait chavirer autrefois.

Et sa mémoire replonge dans le passé, ces mains aujourd'hui abimées elle les revoit, fines, douces et maladroitement, caresser son corps de jeune fille, il y a près de quarante ans. C'était avant cette foutue guerre. Quand ils faisaient des projets d'avenir tous les deux. Après la guerre, car on allait la gagner vite disaient les journaux, ils se mariaient et auraient des enfants. Elle reprendrait « Le Grand Large » à son patron, c'était convenu, et lui la menuiserie-charpenterie de son père. Et il l'appellerait « La Planche Gavraise » en l'honneur de ses petits seins lui avait-il dit, quel voyou !

Mais comme on ne sait jamais ce qui peut vous arriver à la guerre, ils avaient fait l'amour pour sceller leur avenir. Elle avait dit « une fois, pas plus ». Et comme c'était si bon, même s'ils étaient encore maladroitement, ils avaient recommencé, tous les jours... et même parfois plusieurs fois dans la journée !

Puis Jeannot avait eu vingt ans, et il avait été mobilisé, quel cadeau d'anniversaire ! Et presque aussitôt il était parti pour Paris, puis vers l'est où les Allemands attaquaient en force avec leurs blindés. La « drôle de guerre » était terminée, on allait maintenant se battre vraiment et donner une nouvelle leçon à ces « salauds de boches ».

Mais ça ne s'était pas passé comme les généraux français l'avaient prévu, pas du tout, et il a été emporté dans la débâcle. Quelques jours plus tard, ses parents ont appris qu'il avait été fait prisonnier avec l'essentiel de son régiment. Et puis, plus de nouvelles ! Jusqu'à ce qu'un gars de passage à Gavres leur apprenne qu'il avait été tué en tentant de s'évader. Elle se rappelle le choc, le désespoir, les larmes qui coulaient, coulaient, ce grand vide, ce froid qui l'envahissait. Elle aurait voulu mourir elle aussi pour rejoindre son Jeannot auprès des anges, car il ne pouvait pas être ailleurs qu'au milieu d'eux.

Puis, sa mémoire fait un bond de quelques années en avant, jusqu'à ce vendredi 25 mai 1945.

Ce jour-là, sans qu'elle le voie, Jeannot est arrivé devant la vitrine du « Grand Large » qui donne sur le petit port, et discrètement, entre l'affiche du bal de la libération et les horaires du bac Gavres-Locmiquelic, il l'a regardée. Elle servait en salle dans le café.

Toujours aussi belle. Pas très grande, les cheveux bruns attachés, mince et élancée, le front haut et dégagé, les pommettes saillantes et le menton volontaire. Et au-dessus du nez fin et droit, ses grands yeux verts. Oh mon Dieu ces yeux ! Si clairs, si vifs. Ces yeux qui l'ont fait l'aimer, après

l'avoir tant intimidé lorsqu'ils ils étaient adolescents. Alors, le cœur battant, il s'est avancé, il a poussé la porte, la cloche a teinté.

Et Suzie s'en souvient comme si c'était hier. Elle a levé la tête et elle a vu un fantôme ! Le fantôme de Jeannot. Maigre comme un clou, habillé avec des vieux vêtements dans lesquels il flotte. Mais Jeannot quand même. Son Jeannot, avec sa belle gueule, même si les joues sont creuses, les cheveux trop longs et avec une longue cicatrice blanche qui lui barre le front.

Et là, quand elle l'a vu, pas vaillant mais bien vivant, elle a perdu pied, submergée par l'émotion et elle a tout de suite pensé à ce qu'elle allait devoir lui avouer. Ses genoux ont tremblé, puis fléchi, le plateau qu'elle portait est tombé dans un grand fracas de verre cassé. Elle a mis les mains sur son visage, puis quand elle a eu le courage de le regarder, ses beaux yeux verts étaient noyés de larmes. Elle se souvient qu'il s'est avancé, les bras ouverts.

C'est à ce moment qu'un petit blondinet est entré en courant venant de l'arrière-salle en criant, maman, maman, « c'est quoi ce bruit ? »

Elle revoit Jeannot, s'arrêter net, comme s'il avait pris un direct dans l'estomac. Il a regardé le petit, puis il l'a regardée elle, l'air de pas comprendre tout en comprenant quand même.

- Ça va mon chéri, a-t-elle dit en prenant son enfant dans les bras. Ce n'est rien mon chou, maman est maladroite, elle a fait tomber les verres, c'est Tonton qui vient d'arriver et qui m'a surprise.

Jeannot sait bien qu'elle repense à cet épisode, ils en ont si souvent reparlé. Et lui aussi il s'en souvient, c'est gravé, là où ça fait mal. Et il revoit la scène à son tour.

Tonton ? Elle vient de dire Tonton ?

Bon sang, a-t-il pensé, elle est fille unique et je n'ai qu'un frère, Fanch, mon jumeau. Ce gamin est le fils de Fanch.

Alors il n'a pas su ce qu'il l'emportait : la colère, le désespoir, ou le sentiment d'être trahi par ceux qu'il aimait le plus au monde.

Il n'a pas su quoi dire, manquant d'air subitement, il n'a pas su quoi faire non plus. Ses épaules se sont affaissées dans ses affreux vêtements trop grands, il a tourné les talons, a ouvert la porte et est parti en courant vers la dune tandis qu'elle criait son nom avec des sanglots dans la voix.

Il a marché longtemps sur la dune, dans le vent et les embruns qui se mêlaient à ses larmes. Il s'est calmé, lentement, puis il a pris la direction de la grande maison familiale. Quand il est arrivé, il n'a pas entendu le bruit des machines de l'atelier de menuiserie accolé à la maison, il n'a pas senti cette odeur de bois qui l'a accompagné depuis sa petite enfance. Les portes de l'atelier étaient fermées,

la camionnette était devant, couverte de poussière et de sable. Les volets bleus étaient ouverts au rez-de-chaussée, le chèvrefeuille courait sur les volets de sa chambre à l'étage, comme s'ils ne devaient plus jamais être ouverts. Puis il a aperçu son père, de dos, penché dans le potager. Il a poussé la grille est entré et a appelé, « Papa ? » Joseph s'est retourné, a lâché sa serfouette, et est resté là, sans bouger, comme paralysé. Jeannot s'est avancé, l'a pris dans ses bras et ils se sont serrés, serrés à s'en faire mal. Joseph a crié, « Anne, Anne ! Viens vite notre Jeannot est là. » Elle est arrivée comme une folle en s'essuyant les mains sur son tablier et les a enlacés tous les deux. Elle a touché son fils, son visage, ses cheveux, l'a embrassé. La vie était de retour.

Ils sont rentrés tous les trois dans la maison et se sont installés à la grande table de la cuisine. Anne a pris la cafetière qui réchauffait sur la cuisinière pour servir des cafés. Joseph a dit, non, non pas de café et il a débouché le cidre pour fêter le retour du fils.

Ils l'ont assailli de questions.

Jeannot a raconté sa guerre, sa tentative d'évasion et « sa mort », sa détention, le travail, l'attente interminable puis la libération et le retour. Il a aussi expliqué son arrivée « au Grand Large » et la découverte de l'existence de Pierre. Et il s'est mis à pleurer.

Brutalement l'ambiance a changé et il a senti ses parents mal à l'aise. Partagés qu'ils étaient entre la joie de le retrouver vivant, et la tristesse de le voir malheureux que Suzie ait eu un enfant avec son frère. Puis Maman s'est décidée à parler :

- Ton frère n'est pas encore rentré. Il était parti se battre pour la libération de Dunkerque avec son groupe de résistants, on pense qu'il doit être à Paris. Mon fils, je comprends ta peine, mais tu ne peux pas en vouloir à ton frère ni à Suzie. Pour nous tous, tu étais mort. Suzie était désemparée, Fanch comme tu le sais était aussi amoureux d'elle sans rien dire, ils étaient jeunes...

Elle a laissé sa phrase en suspens et a repris :

- Et ce petit bout n'y est pour rien. Peyo c'est notre petit-fils et on l'adore, il est si mignon. C'est ton neveu et je veux que tu l'aimes comme il le mérite... Et je ne veux pas que tu te fâches avec ton frère.

Papa a acquiescé en prenant la main de Jeannot et en le regardant droit dans les yeux avec de la peine mais tant d'amour. Puis, pour changer de sujet, il lui a raconté que la menuiserie était à l'arrêt, qu'il n'y avait pas de travail sauf de petits boulots de temps en temps mais qu'avec la libération et la reconstruction il y en aurait du travail, beaucoup, et qu'il comptait sur lui pour relancer l'entreprise, et dans quelques années la reprendre comme convenu.

Quelques jours sont passés, comme dans un mauvais rêve. Le temps fait son œuvre dit-on. Foutaises ! « Il adoucit tout », peut-être, comme le disait Voltaire. Mais il n'a pas cicatrisé la blessure de Jeannot, et peut-être pas non plus celle de Suzie.

Bien sûr, ils se sont apaisés. Alors ils se sont vus avec Suzie. Et Jeannot n'était pas au bout de ses surprises !

- Écoutes-moi Jeannot, et ne m'interromps pas sinon je n'aurai pas la force d'aller au bout. Quand tu es parti à la guerre j'étais enceinte de toi (Jeannot est sidéré en entendant cela). Je ne le savais pas encore. Je ne savais pas grand-chose sur ce sujet-là d'ailleurs, mais j'ai vite compris. Je ne pouvais même pas te prévenir ! J'étais un peu apeurée bien sûr, mais heureuse quand même et je voulais te faire un beau bébé. Je ne l'ai dit à personne, je ne savais pas comment faire et j'avais tellement peur de la réaction des parents. Puis ce soldat, Yann, de Port Manech dans le Finistère, avec qui tu avais sympathisé et qui s'était échappé en même temps que toi est passé au café et a demandé à me voir. Il avait réussi son évason. Il m'a dit que toi, tu avais été tué, qu'il t'avait vu, couché dans l'herbe, immobile, le visage en sang, après avoir reçu un coup de fusil dans la tête. Il ne pouvait pas rester plus longtemps sur place et il s'est sauvé dans les bois. Je me suis évanouie. Le monde, mon monde, venait de s'écrouler. Tu n'imagines pas ma détresse, je t'aimais tellement. Et la peur est vite venue me submerger, car j'ai réalisé rapidement que j'allais être fille-mère, une fille perdue, que mon bébé n'aurait pas de papa, que je ne te reverrai plus jamais. J'ai vu tes parents pleurer. Comment peut se sentir une mère qui perd un fils ? Anéantie, comme détruite d'un coup. Et ton père ? Si fier de toi, comme perdu, sans voix, sans énergie, lui habituellement si joyeux et bavard au comptoir du « Grand Large ». Mes parents aussi étaient tristes, car ils t'aimaient mon Jeannot, et ils étaient heureux de savoir qu'on se marieraient. Et puis ton frère ! Effondré ! Perdre son jumeau c'est inhumain. C'est comme si on lui avait arraché la moitié du corps. Lui qui n'avait pas encore rejoint son régiment tellement tout cela est allé vite, je crois que c'est à ce moment-là qu'il a décidé de répondre à l'appel du Général de Gaulle et de le rejoindre à Londres. Il a pris contact avec des pêcheurs de Lorient qui partaient pour l'Angleterre et quelques jours avant d'embarquer il est venu me voir. Il n'a pas résisté à l'envie de me déclarer sa flamme. Tu le sais Jeannot, lui aussi il était amoureux de moi, et avant de courir au-devant de la mort, il avait besoin d'amour. C'est toi que j'avais choisi et ça le rendait sans doute malheureux, même si on n'est pas jaloux de son frère jumeau. Je n'étais pas amoureuse de lui. Mais quand je le regardais, je te voyais tellement vous vous ressembliez. C'était troublant. Je me suis dit que mon enfant, notre enfant car Pierre est bien ton fils Jeannot, lui ressemblerait et qu'il aurait un père. Alors je lui ai cédé.

Et Suzie s'était mise à pleurer réalisant la douleur de Jeannot, qui, figé, la regardait comme perdu dans un autre monde. Puis elle avait continué.

- Lorsqu'il m'a vue enceinte à l'occasion d'un rapide passage à Gavres entre deux missions, il a été tellement heureux que je n'ai pas eu le courage de lui dire la vérité et de casser sa joie à un moment où il avait besoin de toutes ses forces pour lutter contre les Allemands. On s'est mariés rapidement au cours de l'été 40, entre deux témoins et avec nos parents. Quand Pierre est né en janvier 1941, il a pensé, et je l'ai encouragé, à une naissance prématurée. Et comme Peyo n'était pas un gros bébé, personne n'a imaginé qu'il n'était pas l'enfant de Fanch. Il a donc toujours cru qu'il était le père de son « Peyo ». Fanch l'aime tellement « son » fils, et lui aime tellement son père que j'ai décidé de garder le secret. Tes parents et les miens ne savent rien non plus. Même si j'ai parfois soupçonné maman de se douter de quelque chose, c'est intuitif une mère, et ça sait compter les mois ! Mais elle ne m'a jamais rien dit, et moi non plus. Je ne t'ai jamais oublié. Comment aurais-je pu ? J'ai souvent eu honte de mon silence, de ma trahison et de cette « substitution » de père, mais j'ai pensé que c'était le mieux. Tu étais mort Jeannot ! Aujourd'hui ça fait cinq ans, que tu es mort et tu réapparaiss, comme ça ! Pourquoi n'as-tu jamais donné de nouvelles ? Progressivement mes sentiments pour ton frère ont évolué, et je peux dire aujourd'hui que je l'aime. Différemment sans doute, sans cette flamme qui me brûlait quand j'étais dans tes bras, mais je l'aime et je suis certaine qu'il m'aime. Il est bon avec moi et Peyo, et il est courageux. Je ne l'ai pas beaucoup vu pendant la guerre, jusqu'à la libération, car il devait se cacher, et il ne m'a jamais rien dit de ses activités pour me protéger et protéger « son » fils.

Puis elle a terminé par cette phrase, se souvient Jeannot : « Tu sais tout mon Jeannot, tu es le seul et je veux que tu restes le seul. J'aurais pu ne rien te dire non plus. Tu as le droit de me détester, je le comprendrais. Je te ferai la plus grande place possible auprès de Peyo, mais je t'en prie Jeannot, ne les brise pas tous les deux ».

Sur le coup Jeannot a senti une bouffée de colère monter en lui. Elle avait décidé de lui voler son fils, définitivement. Ça ne se passerait pas comme ça. Il allait parler à son frère, lui dire que Pierre était son fils et qu'il le voulait.

Il fallait qu'il se calme, qu'il reprenne son sang-froid et que lui aussi s'explique.

- Je ne t'ai pas interrompue, maintenant je veux que toi aussi tu m'écoutes, et tu vas comprendre pourquoi je n'ai pas donné de nouvelles. Dès les premiers jours sur le front, nos chefs ont rapidement compris qu'on allait se faire écraser tellement la supériorité en hommes et en matériel des Allemands était évidente. Alors, pour éviter des morts inutiles et en fonction des ordres reçus de l'État-Major ont-ils dit, ils ont décidé de déposer les armes et de se rendre. On a tous été fait prisonniers. Nous étions quelques-uns à ne pas accepter cette reddition. Nous nous sentions humiliés de n'avoir quasiment pas combattu l'ennemi. D'autres étaient soulagés. Avec une dizaine de copains on a décidé de s'évader à la première occasion. Les Allemands nous ont fait grimper quelques jours plus tard dans un convoi de wagons de marchandises. Nous ne connaissions pas la destination. On se doutait qu'on partirait vers l'est, l'Allemagne ? La Pologne ? Ce qui est sûr, c'est qu'on ne voulait pas y aller. On s'est relayés, et avec le manche des fourchettes de nos gamelles, on a fait sauter le grillage d'une ouverture dans le haut du wagon, suffisamment grande pour qu'on puisse s'y glisser. Nous avons surveillé le paysage et attendu un passage en forêt. Le train ne roulait pas vite. Quand enfin on a aperçu une grande zone boisée, on a décidé d'y aller. J'étais le troisième à sortir, Yann, que tu as vu, un bon gars, Breton comme moi, me suivrait. Ce que nous n'avions pas prévu, c'est que les Allemands avaient posté des sentinelles sur les plates-formes entre les wagons. Les deux premiers ont sauté. Tout de suite des coups de feu ont claqué. J'y suis allé quand même. J'ai juste eu le temps d'entendre le train freiner dans un grand crissement métallique sinistre, et aussitôt j'ai senti un grand choc à la tête, et puis plus rien, le noir complet... Je me suis réveillé quelques jours plus tard à l'infirmerie du stalag X-B où nous avons été amenés. Combien sont morts ? Combien ont réussi à s'évader ? Pourquoi les Allemands ne m'ont-ils pas achevé ? Je ne l'ai jamais su. Peut-être parce qu'un copain leur a dit que j'étais menuisier et qu'ils ont pensé que je pourrais être utile. En tout cas c'est toi qui m'apprends que Yann a réussi à se sauver. J'avais pris une balle dans la tête. Mon casque avait freiné la balle, mais elle est rentrée quand même, et elle y est toujours ! « Trop dangereux d'opérer » m'a fait comprendre le médecin Major du camp. J'ai eu la chance qu'elle ne fasse pas plus de dégâts. J'ai mis du temps à récupérer, avec des migraines terribles, puis peu à peu ça s'est calmé et j'ai été affecté dans un atelier de menuiserie. Autant te dire, qu'ayant fait une tentative d'évasion, j'étais surveillé de près. A la moindre nouvelle tentative ils m'auraient abattu comme un chien. Ils me l'ont fait payer. Je leur étais utile, et ils m'ont fait travailler comme un forcené. J'étais épuisé, mal nourri, mal traité, et j'avais interdiction d'écrire à ma famille. Plusieurs fois, j'ai essayé de te faire transmettre des messages par des prisonniers afin de te dire que j'étais en vie. Mais je ne savais pas s'ils t'arrivaient. Je viens de comprendre que non. Le temps a passé, lentement, très

lentement, à compter les jours, parfois les heures. On n'avait pas beaucoup de nouvelles des combats. Au début les Allemands se moquaient de nous et on comprenait qu'Hitler était en train d'envahir l'Europe et la France. Nous avions tous peur pour nos familles. J'avais peur pour toi. En 1943 les Allemands sont devenus plus nerveux, plus exigeants et brutaux aussi. On a compris que, peut-être, le vent tournait. Les mois suivants, pendant l'été, l'espoir a changé de camp en même temps que nous entendions les bombardements incessants sur Hambourg dont nous étions proches. On se doutait bien que la guerre changeait et que c'était forcément des avions français ou anglais qui bombardaient. Mais pour nous, ça a été encore plus de travail. C'était permanent, mais on croyait de plus en plus fort que le moment de notre libération et de la fin de la guerre approchait. Et il a fallu attendre encore presque deux ans pour être libérés. Une éternité ! Une éternité à penser à toi. Tu étais avec moi tout le temps et tu m'as aidé à tenir le coup. Pourtant, et j'en avais honte, j'avais de plus en plus de mal à voir ton visage avec précision, comme si tes traits s'effaçaient lentement. Ton corps, lui, je ne l'ai jamais oublié ! Si tu savais le nombre de fois où le soir, dans mon châlit, malgré la fatigue, je t'ai fait l'amour en repensant aux fois où nous nous étions aimés avant mon départ. Si j'avais su ! Et puis, le 29 avril dernier les Anglais sont entrés dans le stalag et nous ont libérés. On avait tous du mal à y croire, depuis le temps ! On pleurait, on s'embrassait. Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'ils disaient mais je savais que j'étais libre et que j'allais TE retrouver. Un mois dans les trains, à pied sur les routes et les chemins boueux, dans des autocars... et puis je suis arrivé devant « Le Grand Large », je t'ai vue. Un bonheur immense m'a envahi, je suis entré, tu m'as vu, ton plateau est tombé et j'ai entendu « maman, maman... ». J'ai senti un grand froid envahir mon corps, je t'avais perdue, tu m'avais trahi.

La vie a repris son cours en ce début juin 1945.

Jeannot a longtemps réfléchi, puis il a décidé de pardonner à Suzie en comprenant qu'à 20 ans, enceinte, choquée par sa mort, elle avait le droit de se donner un avenir. Et tant qu'à faire, il valait mieux qu'elle ait choisi son frère pour mari plutôt qu'un autre.

Et puis ce petit Pierre, pourquoi lui briser sa vie ? Et aux grands-parents qui ne sont au courant de rien ? Il a décidé qu'il serait un tonton aimant et qu'il serait toujours là pour lui.

Fanch est revenu de Paris. Il avait appris que son frère était de retour et il avait hâte de le retrouver, tout en craignant sa réaction par rapport à son mariage avec Suzie et la présence de Peyo.

Ils se sont tombés dans les bras. Fanch s'est excusé mais Jeannot lui a dit qu'il avait compris et qu'on n'en parlerait plus.

Les mois, puis les années sont passées.

Jeannot s'est investi dans la remise en route de la menuiserie, et du boulot il y en a eu, bien plus qu'ils ne pouvaient en faire avec son père. Ils ont embauché un, puis deux apprentis qui sont devenus salariés, et quelques années plus tard ils étaient six ! Jeannot comme prévu a repris l'entreprise quand son Papa a décidé de prendre sa retraite, et comme un défi il l'a rebaptisée « La Planche Gavraise ».

Jeannot a développé des relations presque filiales avec Peyo qui adore son tonton. Suzie en a toujours été heureuse et reconnaissante, tout comme Fanch.

Pierre qui n'aimait pas l'école eut assez vite l'envie de travailler avec son oncle. Il n'avait aucune envie de reprendre « Le Grand Large » ni de remplacer son père au pilotage du bac. À 16 ans, en 1957, il rentra comme apprenti à la « Planche Gavraise » où très vite, sous la houlette de Jeannot, il devint un menuisier qualifié et très adroit et se spécialisa dans l'ébénisterie pour élargir les activités de l'entreprise.

Suzie et Fanch n'eurent pas d'autre enfant, faute d'y parvenir. Jeannot n'en eut pas (d'autre) non plus, faute de trouver la femme qui le lui donnerait.

Il y crut pourtant un moment quand il rencontra Marie-Jo, une bretonne pur jus de Belle-Isle-en-Terre, à l'occasion d'un séjour à Rennes où il était allé rencontrer des fournisseurs de machines professionnelles pour renouveler le matériel de la menuiserie. Ils firent un bout de chemin ensemble et, amoureux, il commençait à penser qu'une nouvelle vie s'ouvrait à lui, qu'il pourrait enfin enfouir ses blessures et son secret. Et puis un soir, tard, en rentrant de l'atelier il a trouvé la maison vide. Elle avait repris ses affaires et lui avait laissé une courte lettre en guise d'adieu. Elle lui expliquait que depuis longtemps elle rêvait de se marier à un boulanger et de vivre dans l'odeur du pain chaud et des viennoiseries. Lors d'un déplacement professionnel à Saint-Pol-de-Léon, elle avait rencontré un certain Fernand, boulanger-pâtissier de son état et avait eu le coup de foudre. Elle était partie avec lui et ses pains au chocolat.

Il se dit que décidément l'amour ne voulait pas de lui.

Il eut quelques brèves aventures sans lendemain et sans étincelle et il resta célibataire avec son secret bien au chaud.

Suzie de son côté s'est accrochée « au Grand Large » comme une bernique à son rocher. Pas que ce fût toujours facile car Gavres se vidait peu à peu de ses habitants qui trouvaient que décidément la vie sur une presqu'île n'est pas simple tous les jours et que vivre en ville dans un immeuble à Lorient est bien plus pratique et moderne ! Et ceux qui restaient buvaient de moins en moins. « Si même les bretons s'arrêtent de boire, que vont devenir les bistrots français ? » disait-elle souvent. Fanch l'aidait au bar où ce n'est pas toujours facile pour une femme, et pour arrondir les fins de mois il avait pris le poste de pilote du bac entre Gavres et Locmiquelic, ce qui lui laissait assez d'heures pour épauler Suzie.

Les années qui ont suivi ont apporté leur lot de malheurs.

À l'été 1963 les parents de Suzie qui venaient d'acheter une Simca 1000 flambant neuve, toute jaune, sont partis pour la première fois à la montagne. Pas bien haute la montagne pour une première découverte, l'Auvergne. Mais suffisamment haute quand même pour rater un virage, s'écraser au fond d'un ravin au milieu des arbres. C'était joli cette tâche jaune au milieu de la verdure, mais ils y ont laissé leur vie. Suzie a été comme foudroyée quand elle a appris la nouvelle par la gendarmerie, et pour elle rien n'a plus été pareil. Encore jeunes pour mourir, et les deux d'un coup !

Deux ans plus tard, c'était le tour de Joseph, le père des jumeaux. Il a fait ça proprement.

Une crise cardiaque à 75 ans. Il est tombé le nez dans ses laitues au potager. Pour Jeannot et Fanch ce fut un coup dur, leur Papa, c'était le pilier de la famille. Un bosseur qui avait fondé la menuiserie avant de la transmettre à Jeannot. Il avait retrouvé toute sa joie de vivre quand Jeannot était ressuscité, et il avait arrosé ça plus d'une fois au comptoir de Suzie. Tous les gars du village connaissaient l'histoire sur le bout des doigts. Mais au moins ça en faisait un client fidèle !

Il a précédé Anne, sa femme, de vingt et un mois. Quand elle a eu perdu son homme, malgré le soutien de ses fils et de Suzie, elle a doucement lâché prise et elle s'est éteinte tranquillement dans son lit au printemps 1967. Jeannot et Fanch ont eu bien du mal à encaisser le coup. Papa et Maman partis en deux ans c'est dur. Mais celui qui en a pris un sacré coup, c'est Peyo. Sa mamie c'était son havre de paix quand il était enfant, c'était aussi l'odeur des gâteaux et des tartes qu'elle lui faisait pour son goûter. Elle était sa confidente, encore à 26 ans.

Au moins Anne et Joseph n'ont pas eu à supporter la perte d'un fils. C'est arrivé à l'été 68, quand ce marin d'eau douce a été emporté par le courant dans la passe de la « Petite Mer de Gavres ». À bord de son voilier il a percuté le bac de Fanch qui se préparait à accoster. Ça s'est passé tellement

vite. Il a été projeté par-dessus bord et s'est retrouvé en dessous le bateau, une jambe bloquée par un cordage. Le temps qu'ils comprennent et réagissent, des gars qui avaient vu la collision ont plongé, l'on sorti de l'eau, mais il était trop tard. Il avait 48 ans.

Pour Suzie, Pierre et Jeannot la vie a basculé. Un mari, un père et un frère jumeau ! Ce n'est pas courant que des jumeaux aient à vivre, chacun à des périodes différentes, la mort de leur frère. Sauf que cette fois-ci, à la différence de Jeannot, Fanch n'est pas revenu.

C'est après ça que la santé de Suzie a commencé à dérailler. En trois ans, perdre son père, puis sa mère et enfin son mari, c'était au-dessus de ses forces. Le « crabe », déterminé à nuire s'était installé et avait commencé son œuvre. Pourtant, elle s'est accrochée et la vie a repris son cours, cahin caha. Elle a continué à tenir « Le Grand Large » toute seule avec courage et difficulté. Quand elle était trop fatiguée Jeannot venait donner un coup de main car Pierre, était désormais totalement autonome à l'atelier.

À la « Planche Gavraise », « l'oncle et le neveu » se sont soutenus mutuellement. Et progressivement Jeannot a délégué de plus en plus de décisions à Peyo afin de préparer la transmission.

Et les années ont continué à se succéder.

Jeannot, quelques années auparavant, en 1973, avait embauché une jeune femme de Plouhinec, Lenaig, pour assurer le secrétariat et les commandes car il n'y arrivait plus tout seul vu le développement de l'entreprise. 24 ans, grande et fine, brunnette aux yeux bleus, charmante sans être vraiment jolie, elle avait tapé dans l'œil de Pierre qui, bien qu'il s'en défende, allait plus souvent que nécessaire au bureau du secrétariat. Aussi Jeannot ne fut pas surpris quand Peyo lui annonça quelques mois plus tard qu'il était tombé amoureux de Lenaig.

Suzie, que la maladie gagnait peu à peu, avait été heureuse pour son fils. Ça l'aidait à supporter ses traitements douloureux.

Pierre et Lenaig se sont mariés en 1975 pour le plus grand bonheur de Suzie et Jeannot. Mais deux ans plus tard, le bébé tant attendu n'était toujours pas annoncé. Elle le voulait, Suzie, ce bébé, pour boucler la boucle, car elle avait bien compris qu'elle approchait de la fin de son chemin et elle voulait être grand-mère. Et enfin début 1978 Peyo et Lenaig ont annoncé la grande nouvelle !

Jeannot se désolait de voir son amour de jeunesse s'étioler. Il faisait le maximum pour l'aider mais ça ne suffisait plus. Tous les jours il allait prendre son café crème au comptoir pour passer du temps avec elle.

Et quand il la regarde ce matin de juillet 1978, il voit bien qu'elle n'en peut plus. Elle l'entraîne dans l'arrière-salle, ils s'assoient et elle lui dit :

- Tu sais Jeannot, je ne vais pas le voir longtemps ce bébé. Le docteur n'est pas optimiste, je vais devoir fermer le « Grand Large ». Mais ce n'est pas le plus important. Ce bébé, il n'aura pas de grand-mère longtemps, je veux qu'il ait un grand-père. Il est temps de dire à Peyo que tu es son vrai père.

Jeannot est interloqué :

- Je ne sais pas si c'est le bon choix Suzie. Moi j'ai appris à vivre comme ça, j'ai profité de Pierre autant que possible. Il va se sentir trahi par ce mensonge, et puis il aimait tant mon frère...
- Écoute, ça fait 10 ans que Fanch est parti. Peyo est solide, il a 37 ans, il comprendra. Je veux que vous poursuiviez votre chemin ensemble et que le petit ou la petite ait un grand-père paternel. Ce serait injuste pour cet enfant qu'on le prive de son papi alors qu'il est là, à côté de lui. Et toi Jeannot tu n'en as pas envie de ce gamin ?
- Évidemment j'en ai envie, mais ça me fait peur de sortir la vérité si longtemps après. Et tout le monde au village pense que Pierre est le fils de Fanch.
- Les autres on s'en fout Jeannot, ils s'en remettront et tout le monde sera content pour toi. Laisse-moi faire. On va voir Peyo tous les deux et c'est moi qui parlerai.

C'est ce qu'ils firent dès le lendemain.

D'abord Pierre n'y a pas cru. Puis comme le pensait Jeannot il s'est mis en colère face à ce mensonge quand il a réalisé que oui, c'était vrai, son oncle était son père !

- Donc toute ma vie vous m'avez pris pour un con. Comment vous avez pu faire ça ?
- C'est moi qui l'ai décidé mon chéri a-t-elle dit. Jeannot n'y est pour rien et il est aussi une victime de ma décision. Je ne peux pas dire que j'en suis fière, mais à l'époque j'ai estimé que c'était la seule solution pour que tu aies une vie normale, une famille et un Papa. Jeannot n'a rien dit parce que je le lui ai demandé. Et je suis sûre qu'il en souffre depuis 32 ans qu'il le sait

Jeannot baisse la tête mais ne dit rien. Pierre reprend :

- Et Papa, je veux dire Fanch, je ne sais plus qui est qui ici ! Il le savait, il m'a trompé aussi ?
- Non mon garçon, les seuls qui sont au courant, ils sont devant toi.
- Et toi tonton, ça fait 21 ans que je travaille avec toi à l'atelier, qu'on se voit tout le temps et tu m'as caché la vérité. Comment est-ce possible ?
- J'ai eu du mal quand j'ai appris en 45 que tu étais mon fils et que je devais me contenter d'être ton oncle, tu l'imagines, répond Jeannot. Mais j'ai compris aussi que ta mère avait pris la seule

décision possible dans la situation du moment. J'étais mort, Pierre. Il te fallait un papa et mon frère était amoureux d'elle. Je lui ai pardonné, il faut que tu lui pardonnes aussi. Et moi je ne pouvais pas trahir ta mère, ruiner la vie de Fanch et la tienne, car quand je suis rentré en mai 45 tu avais déjà 4 ans et demi. Tu n'aurais rien compris et tu aurais souffert. Il valait mieux un qui en souffre, moi, que deux familles car les grands-parents ne savaient rien non plus. Comment auraient-ils réagi ? Alors fais comme tu veux avec moi, pardonnes-moi, ne me pardonnes pas, c'est ta décision et je la respecterai.

Pierre, s'est levé, il est parti et est rentré voir Lenaig la tête bouillonnante. Que pouvait-il faire ? C'était un fait, Jeannot était son père. Heureusement a-t-il pensé, Papa ne l'a jamais su.

Quelques jours ont passé sans que le sujet revienne sur la table. Puis Pierre est allé voir Jeannot :

- Je crois que j'ai compris, mais c'est dur et dans mon esprit ton frère restera pour toujours celui qui m'a élevé, mon Papa que j'aimais. Je ne vais plus pouvoir t'appeler Tonton, ce serait ridicule maintenant. Mais je ne pourrai pas t'appeler Papa, ce serait le trahir à mon tour. Est-ce que je peux tout simplement t'appeler Jeannot, comme tout le monde ?
- Bien sûr, Pierre, je suis heureux que tu le prennes comme ça. Ta mère sera soulagée. Tu sais qu'elle va mal, elle n'a surtout pas besoin d'une discorde. Donnez-lui, Anaig et toi, ce bébé qu'elle attend et laissez-la en profiter, qu'elle puisse partir en paix, le plus tard possible
- À propos de bébé, on sait depuis hier que c'est un garçon grâce à une nouvelle technique qui s'appelle l'échographie. Je voulais te demander la permission de l'appeler Fanch, et je voudrais aussi que tu joues vraiment ton rôle de grand-père es-tu d'accord ?
- Tu ne pourrais pas me faire plus plaisir... mon fils.

Jeannot l'a pris dans ses bras et l'a serré très fort contre son bleu de travail.

# Il faut imaginer

par Isabelle (dite Béliza) Possamaï

## 2<sup>ème</sup> prix

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir.

Tout ce dont il se souvient c'est de cette phrase, résonnant quelque part dans les airs. Cette phrase qui ne lui évoque absolument rien. Une suite de mots qui volent en éclats. Ne restent plus alors que des bribes, des morceaux insolites, qui lui retombent dessus comme un jeté de cendres et l'ensevelissent.

ilfojano... delôtrcotéimajiné...  
toujoursusian... bleu... mèm...  
fassalaretrèt... ducomtoirde...  
travaïe...ilfoja... lôtrcoté... toujourima...  
susian... bleujiné...  
mèmilfotou... jourjano...  
retrète... comtoirde... anbleuil...  
travaïe ... anbleusu... sian...  
ilfo... delôtrco... té... delôtr...  
anbleu... ilfo... tou... ja... fassa... tou...  
ilf... suz..... i..i..i..i....

Seigneur, tous ces mots ! Tous ces mots qui se précipitent derrière ses yeux clos, déboulent sous sa boîte crânienne, envahissent l'espace fermé, cognent aux parois osseuses, battent et pulsent contre

les tympanes de nacre, s'égarer au fond de la gorge d'un rose délicat, cognent derrière les orbites d'une parfaite rotondité, puis se disloquent et s'échappent, voltigent au-dessus de lui, tournoient, résonnent comme cloches aux clochers, sonnaillies à la pâture, sirènes rugissantes déchirant la nuit brune. Le véhicule bondit, force son passage sur la voie encombrée, éclabousse l'obscurité des éclats bleutés de son gyrophare tournoyant.

Trop de mots. Beaucoup trop de mots dans sa pauvre caboche. Tous ces mots n'ont ni queue ni tête. Ça le fatigue. Il est tellement fatigué. Sa tête lui fait mal. Un courant d'air froid tourbillonne à l'intérieur de son cerveau. Il sombre. Un néant l'engloutit.

Les mots se sont tus. Ils flottent silencieusement au-dessus de son ombre. En apesanteur. Le tumulte s'est apaisé, le tintamarre s'est fait cotonneux. Mr Ardhuin esquisse un sourire. D'un nouveau-né on dirait qu'il sourit aux anges. Mr Ardhuin sourit-il aux anges ? Il entend vaguement le son d'une voix très lointaine : « *On le perd !* » puis plus rien. Il s'absente, se dérobe, s'esquive. Il n'est plus là. Les yeux roulent puis s'immobilisent sous les paupières, la respiration s'emballé puis s'amenuise, les mains crispées s'ouvrent. Noir. Vacarme. Secousses. Chaos. Branle-bas de combat.

Une longue nuit vide de tout l'enveloppe. Il est là et il n'y est pas. Par intermittences il revient. Il est ailleurs, partout et nulle part. Il voltige au-dessus de lui-même, se cogne aux murs, nage, crawlé et brasse, s'emplafonne, traverse des trous d'air, fait la planche. On le ballote. On le déplace. On le dérange. Il rit. Il creuse et se débat. Il a peur. Il a froid. Il s'effondre, tombe, pleure et jure. Quelqu'un passe, s'active autour de lui, commente « *53, stable* » puis s'éloigne. Mr Ardhuin s'est endormi.

Ce sont les mots qui le réveillent. Ils ne cessent de venir et de repartir. Ils ne le quittent pas. Il fait effort pour les attraper, les mettre en ordre. Les mettre dans un ordre logique. Dans un ordre qui lui dirait ce qu'ils veulent lui dire. Il lui semble qu'ils contiennent un message, un sens caché. Il lui semble que s'il arrivait à les empoigner il saurait. Quoi ? Que saurait-il ? Il n'arrive pas à comprendre. À fixer son attention. Il s'escrime, s'épuise, s'agite. Ces mots ! Ces mots ! Tous ces mots ! Pourquoi ?

Qui est ce Jeannot ? Ce Jeannot de l'autre côté ? De l'autre côté de quoi ? De la vie ? Suzie en bleu. C'est beau, Suzie en bleu, ça lui plaît ! Il s'y arrête. Une toile ? Un tableau peut-être ? Picasso, période bleue ? Chagall ? Suzie en bleu toujours. Suzie où ? Suzie qui ? Qui est cette Suzie en bleu ?

Il y a une chambre. Dans cette chambre, un lit. Médicalisé. Des machines bruyantes qui travaillent à maintenir la vie quand elle menace de s'échapper. Au fond du lit, un petit bonhomme. Tout menu,

tout léger et fragile. Comme un vieux bébé à la peau diaphane. Des fils courent entre le lit et l'appareil de surveillance, des tuyaux relient le bras noueux aux poches de perfusion suspendues à la perche. Un vrombissement sourd, des bips stridents, un souffle pneumatique, encombrant l'espace du silence. Les yeux d'un bleu laiteux, aux paupières flétries cernées de rouge, sont ouverts et immobiles. Ils fixent intensément un point invisible. Les deux bras sont sagement allongés le long du corps, au-dessus du drap tiré jusqu'aux aisselles. Les mains gisent, inertes, parsemées de quelques fleurs de cimetière. Un saturomètre au bout de l'index droit, un gros pansement fixant le cathéter sur le dos de la main gauche. La tête de ce vieux bébé se perd dans l'oreiller. Quelques fins cheveux clairs s'échappent du bandage blanc qui lui fait comme un bonnet de prématuré. Sur l'avant-bras la marque d'un tatouage.

Ainsi se présente Mr Arduin en cette fin d'après-midi du 11 octobre 2023, pauvre petite chose gisant au fond d'un lit trop grand pour lui. Il émerge lentement d'un coma de 4 jours. Il ne le sait pas encore. Pour l'instant, il ne sait rien. Il reste claquemuré dans sa stupeur : que signifient ces mots qui tournoient autour de lui et l'empêchent de réfléchir ? Ça résonne comme un souvenir très lointain. Un souvenir qui lui échappe. Noir charbonneux ou bleu Suzie ? Bleu Suzie ou crêpes Suzette. Suzette, sucettes. Sucettes au miel. Les abeilles. Des mouches. Des mouches dans la tête. Ça n'a aucun sens. Il tente de se souvenir.

Les mots ! Oui, les mots le guideront. Mais ils l'effraient aussi. Ils sont muets, ne disent rien, ne racontent rien, ne l'aident en rien. Tout au contraire, ils le perturbent, le harcèlent. Les mots bordent un immense trou noir. Il a peur d'y tomber, de s'y noyer, de s'y perdre en entier alors qu'il tente si désespérément de se retrouver, de remonter à la surface. Par moments, il lui semble y arriver. Et puis ça lui échappe et il replonge dans un sommeil hébété. Quand il revient à lui, tout est à recommencer. Il faut imaginer Jeannot. Il faut retrouver Suzie. Suzie en bleu. Il faut...

Et tandis que Mr Arduin se débat avec cette mémoire qui glisse comme une savonnette humide, Mme Arduin fait les 100 pas autour du téléphone. Elle attend comme tous les jours l'appel tant espéré. Elle n'arrive à joindre personne, c'est toujours occupé. Matin, midi, soir, ça sonne dans le vide puis ça raccroche avec un déclic sec. Trop d'appels, la ligne est saturée. Le chef de service le lui a promis : ils l'appelleront aussitôt que les visites seront autorisées. Mais comment rester là à attendre, sans bouger, sans oser s'éloigner, sans même oser aller faire pipi, de crainte que le téléphone sonne juste à ce moment-là. Parce que si elle n'arrive pas à décrocher à temps, après c'est bernique pour les ravoir ! Elle a demandé à tout le monde de ne pas l'appeler. Elle veut garder la ligne disponible en permanence. C'est elle qui appellera, dès qu'elle aura des nouvelles. Ne surtout

pas courir et risquer, dans la précipitation, de s'embroncher au coin du tapis et de se casser le col du fémur !

Elle n'est plus que peur. Elle se sent tellement fragile depuis la catastrophe. Elle qui s'est toujours montrée forte et conquérante auprès de son homme se découvre subitement comme la petite vieille qu'elle est devenue. Dire qu'ils étaient si vigoureux. De vrais alpinistes. Ils avaient la passion de la montagne et de l'escalade. Profitaient de leurs vacances pour aller tâter de la roche et du piolet. Bivouaquaient sur d'improbables corniches. Ils étaient solides et confiants. Pas des têtes en l'air, non. Ils ne prenaient pas de risques inconsidérés mais ils aimaient l'aventure ensemble. Une fois par an la montagne les revigorait après une année riche mais surchargée d'engagements professionnels, syndicaux, humanitaires. Et puis la musique, les enfants, les amis. Ah ça, oui, ils ont vécu ! Elle ne veut pas que ça s'arrête là, comme ça. Elle veut qu'il vive. Qu'ils vivent. Encore un petit peu.

Cette attente l'épuise. La fait presque divaguer. Elle ne peut pas se reposer. Impossible de s'allonger, de fermer les yeux plus de quelques secondes sans se réveiller en sursaut, d'un coup au cœur : s'ils avaient appelé pendant qu'elle dormait ! Elle a finalement piqué du nez au fond du grand fauteuil, à portée de main du téléphone sur le petit guéridon. Et soudain, la sonnerie a déchiré la nuit. Elle manque de basculer par terre dans l'urgence de décrocher le combiné au plus vite ! Bonne nouvelle ? Mauvaise nouvelle ? Elle croit s'évanouir d'inquiétude. « Vous pouvez venir quand vous voulez. Il est sorti du coma. » Elle veut en savoir plus, mais déjà ils ont raccroché. On lui expliquera quand elle sera là. Son petit sac est prêt depuis longtemps, avec les affaires qu'elle veut lui amener. Ils l'ont emporté si vite, de façon tellement imprévue, dans une panique générale, qu'elle n'a pas eu le temps de quoi que ce soit. Depuis, elle se ronge les sangs. Maintenant, c'est l'heure du verdict. Comment va-t-il ? Est-il hors de danger ? Est-il conscient ? A-t-il toute sa tête ? L'usage de ses membres ? De la parole ? Tandis que le taxi traverse des banlieues endormies, les questions se bousculent, toutes plus alarmantes les unes que les autres. Elle se répète comme un mantra venu du fond des âges : « L'essentiel c'est qu'il soit en vie. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! » en roulant, tordant et triturant son mouchoir entre ses mains moites.

Elle a pris l'ascenseur jusqu'au 5<sup>ème</sup> et parcourt d'un pas rapide des couloirs qui n'en finissent pas. Il est là, tout près, quelque part derrière une de ces portes entrouvertes. Ils ont dit « la 53 ». Elle n'aurait jamais cru pouvoir marcher si vite. D'ordinaire, les rhumatismes lui imposent leur cadence de vieille tortue fatiguée. Mais cette nuit elle volerait jusqu'à lui si elle avait des ailes ! Enfin la voilà devant la porte. Elle s'arrête net, soudain paralysée par l'appréhension puis, glissant sa tête dans l'entrebâillement, tente de l'apercevoir. Dans la lueur bleutée de la veilleuse et des écrans de

surveillance, elle ne voit pas grand-chose. À peine une vague forme blanche. Immobile et silencieuse, elle observe son homme allongé là. Que leur réserve l'avenir ? Elle se décide finalement à approcher. Traverse la chambre. S'incline au-dessus du lit. Elle le regarde longuement. Lui caresse le visage. Lui prend la main. Tapote le drap, arrange l'oreiller. Murmure des mots de tendresse secrète. Lui, dort. Il semble bien paisible. Elle étouffe un petit cri, son cœur explose de soulagement. Toute cette angoisse accumulée, ces larmes refoulées depuis l'AVC se délestent d'un seul coup. Elle a bien cru qu'elle allait mourir d'angoisse. Que ferait-elle si elle le perdait ? Il est toute sa vie. Petit à petit, elle se calme et se rassure. Tout va bien à présent, elle va pouvoir se poser un peu. Elle rapproche du lit le lourd fauteuil de convalescence. Laisse ses dernières forces dans ce gros effort. C'est qu'elle n'est plus toute jeune. Pas loin de 90 ans tout de même... Elle s'affale et se cale contre le haut dossier. Se déchausse. Se prépare à l'attente. Attendre qu'il se réveille. Attendre qu'il tourne la tête vers elle. Attendre qu'il la voie. Attendre de savoir... Dans quel état se trouve-t-il exactement ? Elle n'a encore vu personne. Elle espère tout et redoute tout dans un même mouvement.

Elle ferme les yeux et se détend enfin. Le service est tranquille. Elle entend seulement le bourdonnement du terminal de surveillance et la respiration légère de Johannes. Elle fait le chemin à rebours. Se souvient de leur rencontre. Quand elle l'a connu il était simple ouvrier chez Renault. Il avait rapidement gravi les échelons. C'était, comme on dit, « un bon élément », sérieux, intelligent, tranquille. Pas un agitateur, ni un paresseux. Quelqu'un de fiable. Et de bien élevé. Qui avait fait des études et reçu une excellente éducation avant que l'épouvante de 39/45 n'emporte tous les siens sur son passage. Ça avait été difficile de le faire accepter dans sa famille, certes très aimante mais issue d'une petite bourgeoisie catholique quelque peu frileuse. Fréquenter un jeune étranger, allemand, sans famille, rescapé de la Shoah et juif de surcroît ! Il avait fallu qu'elle le veuille absolument, sans l'ombre d'un doute, définitivement, inconditionnellement, pour faire plier ses parents. De bonnes personnes au demeurant mais qui n'avaient pas imaginé ce cas de figure improbable. Bien sûr, ils auraient espéré un parti plus conventionnel pour leur fille. Quelqu'un comme eux. Et un beau mariage en blanc à l'église. Il en est allé autrement. Elle n'a jamais regretté son choix.

La fatigue a eu raison d'elle et elle a fini par s'assoupir. Une heure ? Deux peut-être ? Elle ne sait pas, ne vérifie pas à sa montre-bracelet. Elle se redresse dans le fauteuil et retourne à ses souvenirs. L'été de ses 18 ans, elle avait voulu travailler un peu, gagner quelques billets en prévision de sa rentrée à l'université. Un ami de la famille, cinéphile passionné, était propriétaire d'une salle de cinéma. Tous les samedis après-midi il y diffusait des films d'art et d'essai. Il lui proposa d'y tenir la caisse. Elle pourrait ainsi profiter du film et participer au débat après la projection. Et c'est ainsi

que par un après-midi d'hiver leurs chemins se sont croisés. Lui dans la file d'attente pour acheter son billet d'entrée à la séance hebdomadaire qu'il ne ratait jamais et, derrière le comptoir, cette petite brunette aux yeux de braise qu'il n'avait encore jamais aperçue. Semaines après semaines ils ont pris l'habitude de s'y voir, de se sourire, puis de se parler. Surtout elle, tellement plus volubile que lui ! Elle a vite été conquise par cette grande tige blonde au regard d'azur mélancolique, si timide et si polie. Son accent guttural la séduisait. Ses manières de jeune homme bien éduqué aussi. Ils se découvraient des goûts communs, partageaient les mêmes valeurs.

Ils ont commencé à se fréquenter. Au début, ils se contentaient de marcher ensemble après la séance jusque devant chez ses parents. Puis ils ont prolongé leur promenade en faisant un détour par les quais. Parfois, lorsque le débat avait duré moins longtemps que d'habitude, il lui offrait une limonade fraîche dans un petit café pas trop éloigné. Ils se parlaient, ils se racontaient, ils se rêvaient une belle vie ensemble. Un jour, elle lui a chanté la chanson qu'Aznavour avait offerte à Edith Piaf : « Plus bleu que le bleu de tes yeux, je ne vois rien de mieux, même le bleu des cieux. Plus blond que tes cheveux dorés ne peut s'imaginer même le blond des blés ! ». Il avait ri et entonné en réponse « Les yeux noirs ». Ils étaient amoureux. Elle lui lisait ses poètes favoris. Il perfectionnait son français. Il lui apprenait les tendres mots yiddish que sa mère lui chuchotait quand il était encore un enfant heureux et sans souci. Ce faisant ils s'offraient l'un à l'autre leur plus précieux bagage.

Après de courtes fiançailles, ils se sont mariés. Ses parents ont sincèrement aimé ce gendre qui a su rendre leur chère Suzanne heureuse. Très heureuse même. Il y a eu, comme dans tous les couples, des giboulées, mais jamais d'orages. Il a repris des études, elle a passé son agrégation. Ils ont eu un métier à la hauteur de leurs espérances, de beaux enfants, des amis fidèles. Ils ont milité ensemble dans des associations humanitaires, se sont engagés pour la paix, les droits humains, l'écologie. Une vie bien remplie en somme. L'état du monde les inquiétait mais ne les désespérait pas. Au contraire, cela raffermissait leur volonté d'œuvrer pour un avenir meilleur. Tant qu'ils étaient ensemble, ils se sentaient capables de résister à la fatigue, au découragement, à la lassitude des combats toujours à recommencer. Elle a aimé leur vie. Si c'était à refaire elle referait tout pareil, elle n'en doute pas.

Et puis il y a eu cette terrible journée du 7 octobre où tout a basculé. Ils ont entendu les informations à la radio, ils ont vu les images à la télévision. Ça a été un coup trop violent pour Johannes pourtant toujours si courageux, si confiant dans le triomphe des forces de paix et d'humanité. Dans la soirée, il s'est subitement effondré. Ce souvenir l'agite. Elle peine à se remettre du choc. L'image de son mari, écroulé sur la chaussée, quasiment devant leur porte. La police, les pompiers, la sirène hurlant dans la nuit. Elle tente de chasser de sa mémoire cet épisode traumatisant. À présent il est là, entre de bonnes mains, ils ont dit qu'il était sorti du coma, donc,

ça va aller, non ? Ça va forcément aller ! Non ? Elle voudrait tellement pouvoir parler avec quelqu'un qui puisse la rassurer. Voir le chirurgien qui l'a opéré. C'est lui qui pourra le mieux lui dire ce qu'il en est exactement. Encore faudrait-il qu'elle puisse le rencontrer. Quitte à faire le siège devant sa porte. Quitte à l'interpeller dans un couloir. Elle va faire le forcing. Elle va le rencontrer. Il le faut. Si elle a bien compris ce qu'on lui a dit, il a vidé le caillot qui obstruait la circulation sanguine cérébrale. Ils ont parlé d'une thrombectomie. Elle a noté le mot pour aller voir sur internet. Mais pour la suite, les séquelles, les complications, le risque vital, elle ne sait rien. Elle a terriblement besoin d'être rassurée. Il faut attendre. Encore attendre. Depuis 4 jours elle ne fait que ça, attendre, espérer, prier un dieu auquel elle n'est pas du tout certaine de croire. Mais quoi, dans ces moments-là, on se raccroche à tout, même à ce dont on a toujours su se passer. Ça sert à ça, les dieux !

Un frémissement. Il lui semble qu'il a bougé. Qu'il s'agite lui aussi. Elle se précipite. Contourne le lit. Non, tout va bien, il est calme. Il la regarde se pencher au-dessus de lui, enfouir sa tête dans son cou, l'embrasser, le dévorer, lui murmurer des « Ahouvi, ahouvi !<sup>1</sup> » à n'en plus finir ponctués de « Jeannot, mon Jeannot, c'est moi, c'est Suzie. Tu me reconnais ? Tu me vois ? Si tu m'entends, serre-moi la main » et à nouveau des « Ahouvi » et des « Jeannot, mon amour », et des « Je t'en supplie, réponds-moi ». Elle voudrait l'empoigner, le secouer, le redresser sur son lit, et l'emporter avec elle, l'emmener, effacer cette chambre, ces appareils, ces tuyaux, ces bandages. Il cligne d'un œil effaré, serre faiblement son doigt, tente de bredouiller une bouillie de mots indistincts. Elle se sent défaillir, se laisse tomber sur le lit et pleure, de soulagement autant que d'angoisse. Elle est engloutie par la fatigue et finit par s'endormir, collée contre lui, exténuée d'émotions.

La nuit peu à peu s'est effacée. La lune a pâli. C'est l'heure matinale où le petit peuple des oiseaux s'ébroue dans la fraîcheur, piaillant et voltigeant dans les arbres du jardin 5 étages en-dessous de la chambre. Lorsque l'infirmière arrive, elle les trouve endormis côte-à-côte. Le chignon de Mme Arduin s'est défait laissant échapper de beaux cheveux blancs très longs. Elle la trouve belle. Elle s'immobilise un instant et les contemple. Si beaux et si fragiles. Une émotion l'étreint devant cette tendresse muette, cette innocence absolue. Elle hésite à déranger ce temps suspendu, leur offre ce court répit supplémentaire avant de devoir les ramener à la réalité des temps à venir. Elle referme tout doucement la porte sur eux. Elle repassera plus tard. Il n'y a pas d'urgence...

---

<sup>1</sup> Mon amour ; Je t'aime. Hébreu

# Le foulard rouge

par Christine Zabka-Lécaillé

## Coup de cœur des pros

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie de l'autre côté du comptoir.

En bleu de travail, bleu de Prusse, même en voyage. Tiens, la Prusse...

Et toujours aussi avec un drôle de petit foulard rouge passé, élimé et noué autour du cou.

Jeannot est un gaillard de presque 70 ans avec des mains énormes comme des pelles, des cheveux « d'argent comme un ruisseau d'avril »<sup>2</sup>. Il se tient droit et la regarde. Il a posé sa valise. Tout ce chemin, tout ce temps enfin pour la voir, la découvrir. Merci la vie. Il en aura fallu des années pour pousser la porte. Son cœur cogne, ses mains tremblent.

Suzie l'observe, de ses yeux verts comme un sous-bois au printemps. Figée.

On dirait un ange, pense Jeannot. On dirait sa mère. Avec ses boucles dorées.

- Bonjour, c'est moi, je suis Jean, Jean Dubois. On m'appelle Jeannot.

Jean tend maladroitement la main même s'il préférerait la serrer dans ses bras.

- Ich, je « me appelle » Suzie.

Sa voix est douce et hésitante, elle ne sourit pas. Elle est grave.

Puis, elle se dirige vers la porte, la ferme à clé et retourne la pancarte. « Geschlossen »<sup>3</sup>.

Parce que c'est leur moment, leur premier moment à eux.

Sur le grand comptoir de bois, quelques coupons et rouleaux de tissu. Plus loin un mannequin de couture habillé de pièces de vêtement surfilées. Une machine à coudre impressionnante sur une longue table. Un patchwork d'étoffes bariolées et joyeuses emplit les étagères.

---

<sup>2</sup> Victor Hugo extrait du poème Booz endormi

<sup>3</sup> Fermé

Jean lui demande lentement, la voix comme étranglée :

- Vous préférez parler allemand ?
- Non, j'ai appris le français au collège et au lycée et j'ai toujours, toujours... « entraîné », c'est étrange mais je suis heureuse aujourd'hui. Je n'ai pas pu visiter la France... Vous « avez » un long voyage. C'est bien « d'asseoir ». Regardez, deux fauteuils pour les essais...et mon petit dictionnaire du lycée.

Jean n'est pas mécontent de s'asseoir, il a senti ses jambes flageoler, l'émotion surtout, la fatigue quand même. Douze heures de train. Arras-Demmin. 45 ans après. Il a cru vaciller, s'effondrer.

- Vous voulez un verre d'eau ?

Jean opine de la tête. Elle a compris, perçu, se dit-il. Une avalanche de sensations le submerge. Sa gorge est nouée. Les larmes coulent lentement. Jean avale difficilement le verre d'eau.

Suzie continue :

- Puis nous irons au restaurant. En Allemagne, on mange très tôt le soir et vous devez être fatigué. Je voulais...vous « regardez » d'abord le magasin de ma mère...Suzanne. Elle est... était couturière et vendait aussi des tissus. Elle a donné l'idée pour moi d'être styliste. Je fais des habits pour tout le monde et des costumes pour le théâtre et le cinéma. C'est mon atelier, maintenant ...il est grand.

Elle poursuit :

- Au-dessus, c'est mon appartement, maintenant, avec ma famille, enfin mon mari, Matthias. Mes enfants sont adultes, étudiants et vivent tous les deux à Berlin depuis quelques mois. Je vous « réservais » une chambre de l'hôtel juste là, en face.

Jean est heureux et malheureux à la fois. C'est beaucoup de nouvelles et cette femme qui est sa fille, leur prolongement. Ce fossé temporel qui les sépare, presque un demi-siècle sans savoir, ce lieu qui les réunit. Enfin. Ce lien aussi.

Suzie et Jean marchent maintenant côte à côte vers le restaurant tout proche, en silence.

Ils s'installent et commandent. Jean demande :

- Comment m'avez-vous trouvé ?
- Vous pouvez dire « tu ». Je vous ai un peu expliqué dans la lettre. C'était très très dur avec votre nom, beaucoup de Jean Dubois en France.

Elle sourit puis ajoute :

- Ma mère m'avait dit que vous « aimez » le travail du bois et que vous « habitez » avant dans le Nord de la France. Jean-Paul, un ami français a beaucoup aidé, a beaucoup cherché et il a utilisé le... mi-ni-tel ? c'est comme ça en France qu'on appelle ? Ici c'est BTX. C'est lui qui a trouvé votre adresse personnelle. Il n'a pas trouvé votre lieu de travail. Je connais Jean-Paul car il fait partie avec moi de l'équipe de Karl Lagerfeld pour le film « le festin de Babette » il y a trois ans. Karl Lagerfeld, vous connaissez ? C'est un couturier allemand, il travaille à Paris, sa famille habite la région de Hambourg, il a encore une grande maison là-bas, il m'a embauchée parce qu'il aime mon travail et puis parce que je suis sa com-pa-trio-te. Jean-Paul venait chercher mes projets, mes patrons, mes tissus. M. Lagerfeld m'a même proposé de travailler à Paris dans son équipe et comme je parle un peu français...

Jean sourit lui aussi, se détend. Il se dit, je vais utiliser des mots simples :

- Eh bien quelle chance et quelle belle possibilité. Vous aussi, vous pouvez me tutoyer... me dire « tu ». Je comprends que ce soit dur de me trouver, j'étais charpentier en 1943 puis à mon retour en France encore quelque temps et je suis devenu ébéniste quelques années après. Je voulais changer de métier, je suis resté dans le bois et dans la même région mais j'ai fabriqué des meubles ouvragés et sculptés, je voulais être dans le Beau, tu comprends ?
- Oui, comme ma mère... Elle voulait coudre des habits de fête, pleins de couleur.

Suzie marque un temps d'arrêt. Elle songe, et les images reviennent, aux vêtements de carnaval, aux habits de danse du conservatoire, aux costumes folkloriques pour les galas de danses traditionnelles, à tout ce qui a fait la renommée de sa maman, elle était connue dans tout le Land et même plus loin. Puis elle demande à Jeannot :

- Pourquoi, pourquoi tu n'es pas venu après la guerre ?

Jeannot détache chaque mot, le regard grave, sincère et plein d'émotion. Sa voix tremble :

- Je ne savais pas pour toi. J'ai quitté l'Allemagne le 14 février 1945 et tu es née fin 1945, c'est cela, c'est ce que tu m'as écrit dans ta lettre ? Ce n'était pas facile de retourner en Allemagne après mon retour et... la situation... la défaite.

Jean s'arrête. Suzie est allemande après tout.

- Si tu veux bien, je t'en parle demain plus longuement...
- Oui je suis née le 2 octobre 1945. Alors, je me demande toujours pourquoi ma mère n'a pas dit ? Elle était très très faible lorsqu'elle m'a expliqué mais je l'ai laissé parler et je n'ai pas posé beaucoup de questions.
- Ta maman habitait la campagne, la Poméranie. C'était une grande honte d'attendre un enfant sans être mariée et aussi un grand danger d'attendre un enfant d'un ennemi, d'un Français.

C'était interdit. Elle aurait pu avoir de graves ennuis et toi aussi. Moi, je suis parti brutalement... vite, sans pouvoir lui dire au revoir et sans savoir pour toi. Je n'ai pas eu le choix. C'était le chaos, tu comprends ce mot ? (*Suzie acquiesce car c'est le même mot en allemand*) Cette guerre, cette fin de guerre, et tellement dangereux. J'ai mis deux mois à rentrer entre les routes bombardées et les ponts détruits.

Jean s'est un peu préparé à ses questions légitimes mais il sait qu'il ne dira pas tout à Suzie, ses cauchemars, ses regrets, ses remords, ses peurs, son chagrin, son immense chagrin. Il continue :

- Puis comme tu le sais, très vite, l'Allemagne a été coupée en deux et votre région a fait partie de... l'Allemagne de l'Est. Une forteresse pour ta mère. Tu comprends ce mot ?

Aujourd'hui, et depuis peu, tout est tellement plus facile.

Timidement, il ajoute :

- Tu pourrais même venir me voir chez moi, chez nous si tu le souhaites quand tu viendras à Paris pour cette proposition de travail. J'ai dit à ma femme pour toi.

Suzie a les yeux qui brillent mais ne dit rien. Ils entament le repas, le même. Une soupe de pommes de terre. Jean est grave et interroge :

- Quand ta mère t'a-t-elle appris, pour... moi ?
- Juste avant de mourir, il y a deux ans. Elle est morte... d'un cancer le 6 avril 1988.

Elle savait que c'était très grave... Son mari, Helmut, mon... père n'avait jamais rien dit. Pour moi, c'est... mon père, j'ai décidé de te retrouver et de te rencontrer quand il est mort. Je ne voulais pas qu'il souffre, il avait beaucoup souffert toute sa vie. Il est mort lui aussi il y a quelques mois et j'ai un frère.

Jean a la voix qui tremble :

- Je comprends. (long silence de sa part) Tu m'as retrouvé et c'est un grand cadeau pour moi. Mais je comprends. Moi aussi, j'ai un fils.
- Comment il s'appelle et quel âge a-t-il ?
- Il s'appelle François et il a 38 ans.

Suzie s'anime, elle veut alléger l'atmosphère et paraît heureuse de cette nouvelle :

- François, c'est comme Français ! Oh ! Je te taquine... Alors j'ai... deux frères ! François est le plus jeune. Martin a 41 ans.

Jeannot songe pour lui-même, tu as deux frères et je suis grand-père !

- Oui François, c'est Français en vieux français comme tu dis et puis j'ai appris que François Cavanna, un écrivain et dessinateur humoristique français que j'apprécie beaucoup avait aussi été un travailleur « forcé » comme moi. Alors je suis encore plus content du choix de ce prénom. Tu sais, j'ai aussi parlé de toi à François. Je voulais lui expliquer la vraie raison de mon voyage. C'est un artiste lui aussi, c'est un architecte.

- Oh ! comme Martin ! c'est incroyable ! Il habite et travaille à Rostock. Ils doivent se rencontrer. Jeannot sourit intérieurement. Suzie envisage un futur pour nous, pour la famille. Il pense aussi : ses frères construisent des murs pour le bien des hommes et d'autres en ont abattu un, l'an dernier, pour notre bonheur à nous les Européens, à nous les Occidentaux, à nous les frères humains et à nous deux Suzie et moi. Enfin !

Suzie se lève.

- Tu dois être fatigué. Je t'accompagne à l'hôtel, ce sera plus facile. On se voit demain, si tu veux, nous marcherons dans la campagne ; celle que tu as connue. D'accord ?

C'est un petit hôtel de petite ville. Un peu rustique. Un peu vieillot. Jean est content de pouvoir s'allonger. Le décor est suranné, le couvre-lit lourd et fleuri. Difficile de trouver le sommeil malgré tout, les souvenirs reviennent, galopent, s'entrechoquent. Suzanne était si fraîche, si gaie. Suzanne était celle qui le maintenait en vie. Elle lui avait appris quelques mots d'allemand, les essentiels, vraiment. Il s'en apercevrait bientôt et il lui avait appris quelques bribes de français surtout en chantant. Suzanne adorait la musicalité du français et sa voix.

Et puis Jean se rappelait le long voyage en train pour arriver en Poméranie. L'horreur, traités comme des bestiaux. Il avait 22 ans, il faisait partie de ces jeunes gens français obligés à venir travailler pour le Reich, dans le cadre du STO<sup>4</sup> ; la main d'œuvre manquait, les jeunes allemands étaient au front, sur tous les fronts.

Dans son malheur, il avait eu de la chance, il était parmi ceux, rares, qui avaient été envoyés dans les fermes. Lui en Poméranie, si loin, à la frontière polonaise. Il avait de l'énergie à revendre, de toute façon, il fallait s'étourdir pour tenir le coup, pour résister, pour ne pas penser, pour ne pas se révolter. Il travaillait sans relâche, quinze heures par jour, par tous les temps ; les bêtes, les champs, le bois. C'était sans fin.

Les parents de Suzanne, eux, étaient accablés par la mort de leur fils Peter sur le front russe quelques semaines avant son arrivée. Alors pas vraiment de pitié pour l'ennemi. Même s'il donnait un vrai coup de main. Et pourtant, c'étaient sûrement de braves gens, des courageux comme lui. D'ailleurs,

---

<sup>4</sup> *Service du Travail Obligatoire*

Jean s'en rendrait compte, un jour, avant sa fuite précipitée. Ils l'avaient sauvé, ils avaient été généreux.

Le bois était son havre ; il déclinait les saisons, surmultipliait les odeurs, enchantait les couleurs. Les oiseaux et les lapins lui rappelaient la vie, la musique de la vie. Lui qui aimait tellement chanter en travaillant.

Suzie est rentrée chez elle ; son mari l'attendait et l'entoure de ses bras. Elle pleure. Elle semble heureuse et triste à la fois. Elle lui raconte leur rencontre, Jean... Jeannot, son émotion visible, la sienne, immense, même si elle a tout fait pour la dissimuler. Il faudra bien qu'elle lui demande...

Jean a peu dormi mais il a hâte de retrouver Suzie et de partir sur les traces de son passé.

La ferme de ses « hôtes » n'a pas vraiment changé, aucun bâtiment n'a disparu ; Suzie explique en mimant, avec force geste suggestif, qu'après la guerre et le partage de l'Allemagne, elle a été utilisée comme tant d'autres environnantes pour le bien d'une coopérative. Ses grands-parents n'ont pas pu lutter et de toute façon, pas d'homme pour prendre la relève. Elle ajoute que la ferme va bientôt être comme rajeunie, Jean comprend qu'elle sera transformée en gîte d'étape pour randonneurs équestres. Les chevaux « de plaisance » vont remplacer les vaches et les bêtes de trait. Le monde de Suzie change.

La campagne environnante en ce début d'été est bigarrée, un tapis chocolat, vert et jaune.

Suzie propose de marcher dans le chemin vers le bois :

- Comment tu te sens ce matin ?
- Ça va, je suis si ému, si heureux de t'avoir rencontrée, je voudrais tellement que nous n'en restions pas là. Et toi ? Comment vas-tu ?
- Je vais bien, je voudrais te connaître plus moi-aussi et savoir comment vous, ma mère et toi, vous avez pu faire... connaissance même si c'était impossible, interdit et dangereux.
- Ta mère était très triste comme tes grands-parents quand je suis arrivé en 1943. Ton oncle Peter était mort, quelques semaines avant, il était plus jeune que moi. J'étais utile pour les travaux des champs, la ferme, le bois mais j'étais l'intrus, tu comprends ce mot ? J'étais celui qui leur rappelait à chaque instant que leur fils, lui, n'était pas là, plus là. Jamais.
- Avec toi, ma mère était comment ?

Jean retrouve une énergie formidable tout à coup pour parler de Suzanne, son Grand Amour, le grand Amour de sa Vie.

- Ta mère était une fée avant toute chose et... ce que je ne savais pas au début, quand je suis arrivé, c'est que son refuge pour pleurer c'était le bois. Un jour, très vite, peu de temps après

mon arrivée, alors que j'étais parti abattre un arbre mort pour approvisionner le maigre tas de bûches attendant à l'étable, je l'ai entendue avant de la voir. Elle sanglotait doucement.

- Et tu as osé lui parler, la déranger ?
- Non, j'ai fait semblant de ne pas l'avoir entendu...
- Fait sans blanc ?
- J'ai fait comme si je ne l'avais pas entendu, je voulais respecter sa peine. Et vois-tu, je ne sais pas pourquoi, j'ai chanté une chanson que j'adorais et qui me rappelait la France, mon cher pays, une chanson de Suzy Solidor « sous la tonnelle des amoureux »
- Suzie ?
- Oui Suzy, en France c'est le diminutif, tu comprends ce mot, diminutive c'est en moins, le « petit nom » de Suzanne ! comme ta maman.
- Et puis ?
- Et puis rien, rien ce jour-là ! Rien que le silence puis le bruit de la hache.
- Alors, je m'appelle Suzie aussi pour la chanteuse ?
- Oui, je le crois, c'était notre premier « moment », un moment inoubliable. Peu à peu, le tas de bûches a grossi pour l'hiver qui arrivait et qui serait glacial et long et pour cela, il a fallu que je coupe encore quelques arbres, et nous avons peu à peu fait connaissance, toujours cachés, toujours en secret. Enfin, on le croyait. Quelque temps après, je lui ai dit qui chantait. Je lui ai souvent chanté cette chanson, c'était la nôtre. Ta maman a retrouvé le sourire, le goût de vivre et l'envie de créer, d'imaginer des vêtements. Elle aimait le travail des champs, s'occuper des bêtes, elle voulait surtout aider ses parents mais ce qu'elle préférait déjà par-dessus tout, c'était coudre, confectionner à partir de tissus. Elle avait des doigts de fée. C'était compliqué pourtant, le tissu manquait et ses parents ne voulaient que du noir. Suzanne a utilisé de vieux draps, de vieilles nappes.

Suzie l'interroge, son regard est clair et brillant :

- Il y a quelque chose « étrange » justement, c'est ce tissu rouge autour de ton cou ?

La voix de Jeannot chevrote malgré lui :

- Oui oh oui ! Il est très vieux, plus vieux que toi...
- Tu sais, Jean, ma mère portait ce même tissu, vous dites foulard non ? Parfois elle le nouait à son poignet comme un bracelet bien usé, parfois autour du cou comme toi. Chaque jour. Il est parti avec elle.

Suzie se tait, revoit sa mère si pâle.

Jeannot a soudain la voix étranglée :

- Je vais te raconter pourquoi ce bout de tissu. Et d'abord, pourquoi du rouge...
- Oh je devine, parce que c'est la couleur de l'amour et de la passion ?!

Jeannot sourit avec tendresse et, en douceur, avec la chaleur qui le caractérise :

- Oui tu as raison, oui vraiment mais vois-tu ce n'est pas la seule. Le rouge était la couleur commune de nos drapeaux. Alors, ce morceau de tissu précieux que ta maman avait caché, elle en a fait deux petits foulards, symbole de notre Amour et de ce qui pouvait nous unir. Nous avons fait le serment de le mettre toujours sur nous. Je me suis juré de le porter jusqu'à la mort.

Jean ajoute car lui aussi veut un peu de légèreté, voire de malice.

- Et vois-tu, à mon retour, avec mon bleu de travail, bleu de Prusse, oui oui, de Prusse, qui est pour moi comme une seconde peau, je montre que je travaille de mes mains et grâce à elles (Jean regarde ses mains) et j'en suis fier. Sous « mon bleu », chez moi, dans mon atelier, depuis mon retour, je porte un maillot de corps blanc, en France on appelle cela un Marcel. Je porte pour toujours les trois couleurs de mon pays bien-aimé. Et en voyage, regarde, j'ai mis une chemise blanche sous mon Bleu.

Suzie rit pour la première fois. C'est Jeannot le drapeau !

- Comment s'appelle ton atelier ?
- « La fée du bois ». Elle a un secret, la fée du bois. Pour elle, j'avais taillé et réuni deux cœurs en bois et gravé nos prénoms derrière.

Suzie blêmit puis son regard s'illumine :

- Deux cœurs tu dis et de quelle dimension ?

Jeannot montre la moitié de sa grande et large main.

- Viens Jeannot, on retourne dans mon atelier.

Suzie va directement derrière le comptoir. Dans le tiroir du haut, est fixée la toute première sculpture de Jean : deux cœurs entrelacés. Suzie est très émue et soudain, elle ose :

- Ma mère m'a fait promettre quelque chose. Tu sais, elle a choisi de « devenir des cendres », « c'est beaucoup ici » et ses cendres sont dans une boîte. Elle voulait que toi, tu mettes cette boîte dans le bois, près d'un arbre. Tu veux ?

Jean pleure sans bruit et acquiesce d'un signe de tête.

- Nous irons demain. Maintenant, tu viens manger chez moi avec Matthias. Cet après-midi, il faut que je travaille jusque tard, je suis obligée, on attend mon travail.

Matthias les accueille, il est discret mais présent, souriant. Les murs de l'appartement sont ornés de nombreux tableaux. Jean jette un coup d'œil circulaire. Suzie explique que Matthias aime peindre pour le plaisir, c'est aussi son métier, artisan-peintre.

- Si tu viens à Paris, que fera ton mari ?
- Il viendra avec moi bien sûr. Depuis toujours, c'est son rêve Paris, la ville des peintres, des artistes. Depuis peu, il peut le vivre, le... « ré-a-li-ser » ? Il peindra des vitrines, des murs, peut-être des décors et pour la publicité. Il a plein d'idées.

Suzie traduit pour Matthias qui sourit encore.

Il y a aussi des photos sur la cheminée et dans une vitrine. Jean se fige. Sur deux photos, Elle est là, toujours aussi jolie, rayonnante, joyeuse, auréolée de ses boucles dorées puis grisonnantes. Il est sans voix. Il y a aussi deux jeunes enfants, puis les mêmes reconnaissables, adolescents puis jeunes adultes.

Suzie a vu le regard de Jean s'attarder sur eux :

- Oui ce sont nos enfants, des jumeaux ?! Wilhem et Liese. Comme j'ai déjà dit, ils sont à Berlin, ils sont étudiants. Et là c'est... mon père, Helmut.

Helmut a le regard doux et bienveillant. Il a un bras en moins, le droit. Jean demande :

- C'est... la guerre, n'est-ce-pas ?
- Oui il est revenu très blessé. C'était le fils unique des voisins. Mon grand-père et son père voulaient réunir nos fermes. Ce n'était plus possible avec ses blessures puis, comme tu sais, après, avec les deux Allemagnes.... Helmut a épousé ma mère Suzanne, vite. Il est devenu facteur à Demmin... pour les bonnes nouvelles seulement, disait-il.

Suzie sourit tendrement en y repensant. Ils déjeunent tranquillement. Suzie demande :

- Avant de te laisser pour aller travailler, je peux te poser une question. Pourquoi es-tu parti... vite ?

Jean inspire profondément puis :

- C'était le 14 février 1945, en fin d'après-midi. Ton grand-père m'attendait devant la porte. Il semblait comme fâché. Son visage était encore plus fermé que d'habitude Il m'a entraîné dans la grange ; ta grand-mère y était. Il m'a expliqué que le voisin nous avait vus, Suzanne et moi ensemble dans le bois. Tu le sais, Suzie, le bois de ce côté est à la limite des deux propriétés. Il a dit que c'était interdit, que le voisin pourrait le dire, me dénoncer à la police. Il a ajouté que c'était très dangereux pour Suzanne et moi, je pouvais partir dans un camp de travail ou pire être fusillé. Il parlait, il faisait les gestes et les sons pour que je comprenne. TaTaTaTaTa ! Puis,

il m'a montré le vélo, celui de Peter. Ta grand-mère m'a tendu une besace, un sac avec du pain. S'y trouvaient aussi quelques pièces de monnaie, un morceau de savon et puis une petite carte de l'Europe occidentale arrachée sans doute à un dictionnaire. C'était précieux. Elle avait tout préparé, aussi quelques vêtements de Peter. Elle a dit « Schnell ! » fermement en me faisant comprendre, en mimant qu'il fallait que je me change et que je parte tout de suite. Immer Westen, Westen, Westen ! a répété ton grand-père en l'indiquant. Toujours vers l'Ouest ! J'ai obéi, je me suis enfui. Du côté où le soleil se couche. Voilà. C'était l'hiver, un hiver rigoureux.

- Oma und et Opa ont sauvé maman et toi. Tu as compris que mon...que Helmut était le fils du voisin. Le voisin c'était mon autre grand-père.

Jean opine de la tête, se lève et dit d'une voix blanche, presque en chuchotant :

- Suzie, je vais aller me reposer et on se retrouve demain matin. Bon courage pour ta commande.  
À demain, Suzie

Jean est bouleversé, les images affluent, les bruits, les cris, les sensations. La peur dominait la souffrance de cette fuite forcée sans Suzanne, le froid, la fatigue le paralysaient, la faim et la soif le tenaillaient en permanence. Très vite, il avait décidé de rouler la nuit et de se cacher le jour. Mais il a vite abandonné le vélo, trop dangereux avec son faible éclairage. Le coucher du soleil trop rare et surtout l'étoile du berger repérable à l'ouest sont devenus sa boussole. Deux mois à vivre caché, terré le jour, à survivre et à se déplacer, à se dépasser la nuit.

Suzanne lui manquait. Il tâtait souvent le morceau de tissu rouge qu'il avait pensé à emporter pour se rappeler, se répéter qu'avec Suzanne, ce n'était pas un rêve. Il marchait mécaniquement. Il essayait d'éviter les villes dévastées, il fallait contourner les ponts détruits, passer les routes abîmées. Que de détours, que de chemin en plus, ça n'en finissait pas ...La frontière hollandaise, c'était son premier but, son obsession. Il avait passé la frontière près de Nordhorn. S'il avait bien compté, on était mi-mars, peut-être ?! En Hollande, il sentit que l'atmosphère avait changé, elle était plus légère, c'était la fin de la guerre, il le comprendrait plus tard. Le début du printemps aussi. Enfin, en Belgique, il se cachait moins, il marchait le jour de temps en temps. Il ne voulait plus marcher la nuit quand il pleuvait et qu'il était transi dans ses vêtements glacés et humides. Le passage de la frontière près de Menen avait été un moment de bonheur sans limite. La France. Il arriva chez ses parents, à Saint-Nicolas, près d'Arras, le 18 avril 1945. Et ici la guerre se terminait vraiment. Ils eurent du mal à le reconnaître. Puis tous trois pleurèrent de joie, enlacés, imbriqués. Après beaucoup de repos, ce fut comme une renaissance. Pourtant, l'allégresse fut de courte durée. On confondait les « STO » avec les travailleurs volontaires pour l'Allemagne et ils étaient rejetés. Cruel. Une jeunesse gâchée et aucune reconnaissance alors qu'il y avait eu beaucoup de morts parmi eux. Plus que chez les prisonniers. Les conditions de travail surtout dans les usines avaient été terribles,

effroyables. Il était miné, amer mais il était vivant et libre. Il s'était jeté à corps perdu dans le travail. À cœur perdu. Jeannot avait compris qu'il ne pourrait jamais vivre ailleurs qu'en France et que Suzanne n'aurait pas pu laisser ses parents pour le rejoindre. Six ans après, il avait rencontré Geneviève, le flirt de ses quinze ans. Elle était veuve.

Jeannot est heureux de retrouver Suzie ; souriante et visiblement émue, elle lui tend l'urne.

Il l'étreint jusqu'à l'arbre qu'Elle a choisi depuis longtemps.

- En Allemagne, il faut enterrer l'urne. Voici la pioche.

En silence, recueilli, Jean a creusé, s'est agenouillé et a déposé l'urne délicatement. Puis il dénoue doucement son foulard rouge, l'embrasse en fermant les yeux et le noue à l'urne.

Suzie et lui la recouvrent de terre. Ils se relèvent, se donnent la main longtemps.

Rapidement, Suzie et Mathias se sont installés à Paris. Jean-Paul a demandé des nouvelles de Jean. Suzie a raconté avec sobriété et chaleur. Comme ils étaient couturiers tous deux, elle n'a pas manqué d'évoquer sa tenue invariable, le bleu de travail. Cela a bien plu à Jean-Paul. Trente ans plus tard, le 22 janvier 2020, Jean-Paul Gaultier, car c'est bien de lui dont il s'agit, à l'issue de son dernier défilé de haute-couture, est venu, une ultime fois, saluer son public, ses admirateurs, ses amis parmi lesquels Suzie bien sûr aux premières loges (et déjà à la retraite). Suivi de toute son équipe habillée comme lui, il était vêtu d'un bleu de travail.

# Le jardin de l'espoir

par Eric Roussel

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie de l'autre côté du comptoir.

- Voilà le revenant ! On t'avait tous mis un pied dans la tombe quand on a su que tu nous avais fait le col du fémur !
- Ne me dis pas que tu pensais vraiment que j'allais mourir à l'hôpital ! Mon jardin, voilà où je veux mourir !
- Je sais bien Jeannot mais on choisit rarement ces choses-là !
- En tout cas, je serais le plus chanceux des hommes si un jour, on me retrouve le corps entre deux rangées de tomates, la tête bien plantée dans le sol.
- Le plus tard possible, Jeannot, hein ! Peut-être que ce jour-là, on me retrouvera la tête plantée sur les tomettes de mon bistrot.
- Moi, mes tomates, toi tes tomettes ! Jeannot et Suzie laissèrent éclater un fou rire.
- On ne devrait pas rigoler avec ça, Jeannot, dit-elle sans conviction tout en agitant son torchon en direction de son seul client de si bon matin.

Ces deux-là se connaissaient depuis plus de 70 ans. A à peine 18 ans, Jeannot avait fui en zone libre dès que l'occasion s'était présentée. Il avait découvert une région bien différente de ses Ardennes qu'il chérissait tant. Il s'adapta pourtant très vite dans ce petit village du Lot-et-Garonne, dans ce pays de cocagne comme il se plaisait à le répéter. Le bistrot du village fut le premier lieu qu'il découvrit et Suzie la première personne à qui il s'adressa. Jeannot s'amusa de son accent. Il ne se doutait pas que, des décennies plus tard, lui-même ferait chanter sa voix, abandonnant peu à peu l'accent des gens de là-haut.

Jeannot avait tout du beau grand-père : ses rides peu profondes entouraient des yeux bleus des gens du Nord. Sa moustache légèrement recourbée vers le haut avait blanchi mais demeurait épaisse et bien taillée. On devinait à travers son bleu un corps fin mais toujours vigoureux malgré une légère courbure des épaules. Son activité quotidienne au jardin lui permettait de garder une forme presque surnaturelle.

Derrière la simple exclamation « Il nous enterrera tous ! » on pouvait percevoir la jalousie de certains hommes bien plus jeunes que lui. Jeannot n'y portait aucune attention. Il se sentait bien malgré les

années et en profitait au quotidien. Son âge n'était pas le seul motif de jalousie car Jeannot, avant de devenir un beau grand-père fut un charmant jeune homme puis un homme très séduisant. Avant le décès de sa femme une trentaine d'années auparavant et même avant ce triste évènement, il ne résistait pas au fait de séduire ou de se laisser séduire. Avec le recul, il n'était ni fier ni honteux du nombre non négligeable d'histoires d'amour qu'il avait eu. L'honnêteté résidait selon lui dans le fait d'avoir aimé sincèrement et d'avoir été aimé en retour. Ces amours avaient pris naissance dans des contextes divers mais toujours favorables ; l'euphorie de la libération, l'élan des trente glorieuses, le renouveau des années soixante-dix puis finalement ces dernières années en compagnie de femmes souvent veuves (mais pas seulement) qui redoutaient la solitude. A quatre-vingt-dix-neuf ans, le bruit courait que Jeannot avait encore deux « copines ».

Malgré le trait d'humour de Jeannot, Suzie remarquait que quelque chose le contrariait.

- Ben, Jeannot, qu'est-ce qui ne va pas ?
- Ben, c'est mon bleu.
- Qu'est-ce qu'il a ton bleu, il est tout beau, tout neuf !
- C'est bien ça le problème. Suzie prit un air interrogatif en attendant que Jeannot poursuive.
- Oui, il est trop bleu. Je préfère les bleus moins bleus, avec un peu de taches, les poches fatiguées et qui pendouillent un peu, tu vois...
- Oui, je vois bien Jeannot mais les vieux bleus, ça ne court plus les rues.
- Depuis plus de trente ans de retraite. Il avait eu sa filière d'approvisionnement. Des connaissances lui offraient de temps en temps leur combinaisons de travail. Pour Jeannot, on n'est à l'aise que dans un bleu qui a un vécu. Les neufs, il faut des mois pour faire corps avec eux. Sa filière se tarissait peu à peu au point que Jeannot se trouvait contraint d'aller dans des magasins spécialisés en vêtement de travail.

Deux obstacles lui faisaient face. Le premier résidait dans le fait qu'il y avait de moins en moins d'usines et donc de moins en moins de bleus usagés en circulation.

Deuxièmement, Jeannot ne connaissait presque plus d'ouvriers. Après plus de trente ans de retraite, la génération s'était totalement renouvelée excluant naturellement Jeannot du paysage prolétaire. Jeannot se pencha sur le comptoir en approchant le plus possible sa bouche de l'oreille de Suzie.

- Dis-moi franchement Suzie, je n'ai pas l'air d'un mannequin de mode tout de même ?

Suzie crut avoir mal entendu ou alors Jeannot commençait à débloquer. A 99 ans, cette piste était malheureusement plausible.

Jeannot enchaîna quand il devina l'expression stupéfaite de son amie.

- La semaine dernière, au journal télévisé, ils ont montré un défilé de mode. Au milieu des pantalons trop courts, des maillots sans forme, des chaussures venues de l'espace, des jupes trop courtes, des...
- Bon, Jeannot, j'ai compris mais quel rapport avec toi ?
- Eh ben, au milieu de tout ça, une femme toute maigre est arrivée avec un bleu !
- Et alors ?
- Ça ne te choque pas toi ? Un bleu, c'est fait pour l'usine, le bricolage, le jardin, pas pour les défilés de mode !
- Oh, les Parisiens, ils font bien ce qu'ils veulent ! On est bien loin de tout ça !
- Elle avait même une ceinture qui allait de sa taille jusqu'aux seins !
- Je ne vois toujours pas où est le problème.
- Bon les Parisiennes en jupe, d'accord, mais pas en bleu, c'est tout ! Est-ce que je me promène en jupe moi ?

Suzie éclata de rire à cette idée.

- Cela dit, j'aimerais bien voir ça au moins une fois avant de mourir ! Aller, sauve-toi au jardin au lieu de dire des bêtises !

Jeannot tourna les talons et se dirigea vers sa voiture.

- Et arrête de tourner des fesses et n'oublie pas ta ceinture la prochaine fois !

Suzie éprouva des difficultés à finir sa phrase tant elle voulait rire de sa blague.

Jeannot ne se retourna pas. Il leva la main en la faisant fouetter dans l'air. Il bougonnait mais la journée ne pouvait pas mieux commencer pour Suzie. Elle reprit le nettoyage du zinc. Elle l'a frotté des millions de fois depuis toute petite. Le jour de ses 14 ans, elle avait rendu ses livres de classe puis avait aidé son père au bistrot. À 18 ans, elle avait rencontré un autre Jean. Le mariage suivit rapidement afin que le premier né soit conçu dans la légitimité la plus stricte. Chacun savait ce que signifiait un mariage quelque peu précipité. L'enfant pouvait naître sept ou huit mois après le mariage. On prétextait une naissance avant terme. Personne n'était dupe mais l'honneur était sauf. Trois autres enfants avaient suivi.

L'activité viticole n'avait cessé de croître et Jean avait gravi les échelons dans une fabrique de bouteilles au sein du village. Il fut même élu maire de son village jusqu'à sa mort soudaine à l'aube de ses soixante ans. Le fils aîné fut maire à son tour qui fut lui-même succédé par sa fille aînée.

Suzie ne cachait pas sa fierté de voir sa petite-fille élue première magistrate de la commune et ce d'autant plus que cet évènement constituait une première dans le village.

Jeannot empruntait les chemins de traverse pour rejoindre son jardin. On y roulait au pas, on dérangeait peu de monde. On croisait d'autres personnes âgées habituées aux chemins plutôt qu'aux routes. Et surtout, on ne croisait que rarement les gendarmes. Il avait sillonné les champs pendant toute sa carrière à vérifier la bonne croissance puis la maturité des feuilles de tabac. Avant même d'arriver au jardin, il se sentait déjà chez lui.

Son jardin semblait démesurément grand pour le commun des mortels mais pour Jeannot, son « are et demi » de terrain comme il aimait à le proclamer représentait la surface idéale. Il bordait le canal de la Garonne en contrebas du chemin de halage lui-même bordé de platanes presque centenaires. Les soirs d'été, ils apportaient une ombre salvatrice et Jeannot pouvait se remettre au travail avant de rentrer à la maison, jardinant essentiellement le matin et le soir, « à la fraîche ».

Il avait fait poser « en L » deux anciennes caravanes dont l'une servait de mini-studio pour prendre le repas du midi, faire la sieste et la seconde se transforma peu à peu en atelier de réparation et de stockage. Un auvent de fortune réunissait le tout. Son jardin était donc à la fois un lieu de production maraîchère et un lieu de villégiature. Jeannot produisait bien au-delà de ce qu'il était capable de consommer. Il mangeait extrêmement peu, trop peu selon sa propre fille qui le trouvait toujours trop maigre. Le soir, son repas consistait, été comme hiver en une soupe préparée par « sa petite sœur ». Il l'appelait ainsi puisqu'elle avait deux ans de moins que lui. Elle était donc sa petite sœur à jamais. Pour ne pas gaspiller, Il prenait un plaisir constant à distribuer ses fruits et ses légumes à ses enfants, petits et arrière-petits-enfants, amis, à Suzie et à sa petite-fille, maire du village.

Arrivé au jardin, Jeannot s'arrêta devant le portail et l'ouvrit. Le jour se levait à peine. Contrairement à ses habitudes, il manœuvra pour entrer son monospace en marche arrière. Il descendit et ouvrit immédiatement le grand coffre. Trois hommes, sacs de voyage à la main l'attendaient. Sans se parler, ils posèrent leurs bagages à l'arrière puis se dirigèrent vers une tente qu'ils démontèrent en silence. Une fois emballée dans sa housse, un des hommes la déposa sur les sacs et referma le coffre. Deux hommes s'assirent à l'arrière. Le troisième se mit au volant. Jeannot attendit que la voiture sorte du jardin pour fermer son portail à l'aide d'un cadenas puis prit place à côté du conducteur. Il faisait jour quand la voiture quitta le chemin.

Le lendemain, Suzie ouvrit son bistrot à six heures du matin comme à son habitude. Elle attendait son premier client mais Jeannot tardait à arriver. Dans un premier temps, elle ne s'inquiéta pas mais à mesure que les minutes puis les heures s'égrainaient, son comportement, ses gestes se faisaient de plus en plus nerveux. Elle voulait se persuader qu'il arriverait bientôt mais n'y tenant plus, à peine dix heures passées, Suzie prit son téléphone.

- Bonjour Dominique, Jeannot n'est pas passé au bistrot ce matin.

La fille de Jeannot remercia Suzie pour l'information. Elle décida d'aller frapper à la porte de la maison de son père. Personne ne répondit. Elle frappa à nouveau. Sans réponse, elle décida d'ouvrir à l'aide du trousseau de clés de secours. Elle monta directement dans la chambre de Jeannot redoutant de le trouver allongé dans son lit, sans vie. Elle trouva le lit vide, parfaitement bordé.

- De toute évidence, il a dû dormir chez l'une de ses copines, pensa-t-elle.

Dominique appela l'amie « officielle » mais celle-ci ne put lui venir en aide faute de renseignements utiles. Ne sachant pas chez quelle autre femme il aurait pu passer la nuit, elle commençait à penser au pire ; l'accident de voiture bien sûr, la perte de connaissance au jardin, une défaillance de type Alzheimer...

À la fin de la journée, bon nombre de ces pistes avaient été éliminées. Tout le village s'était mobilisé pour retrouver Jeannot. Le jardin, les bords de Garonne, le canal, le chemin de traverse furent passés au peigne fin. Jeannot restait introuvable. La petite-fille de Suzie, en tant que maire prit la décision d'alerter la gendarmerie. Après enquête, des témoignages concordants affirmaient avoir vu depuis plusieurs semaines une tente dans le jardin de Jeannot. Détail d'autant plus intrigant qu'en 50 ans aucune tente n'y avait été plantée, Jeannot refusant que son jardin se transforme en camping. Jeannot avait-il été sous contrainte, menacé par le ou les occupants de cette tente ? Pourquoi n'avait-il rien dit à personne ? Deux hommes de types slaves et un homme de type africain avaient été aperçus autour du village. Ces premiers faits poussaient les gendarmes à ouvrir une enquête pour disparition inquiétante.

Dominique n'avait aucun moyen de joindre son père. Jeannot ne possédait ni de téléphone portable ni de carte de crédit. La gendarmerie ne pouvait pas le localiser. Il pouvait donc être partout et nulle part. Cinq jours que le village n'avait aucune nouvelle et chacun se trouvait démuni pour apporter son secours.

Le sixième jour de sa disparition, Dominique reçut une lettre postée au Havre.

*Ma chère fille. Je me doute que tu dois être inquiète pour moi mais je vais bien. Je vais même très bien mais je préfère t'envoyer cette lettre pour te rassurer avant que je ne rentre. Comme tu peux le constater, je suis très loin de la maison et tu dois te demander ce que je fais dans le nord de la France. Avant de te dire ce que je fais là, sache que j'ai agi selon ma conscience.*

*Je suis à l'aube de mes 100 ans, j'ai vu tant de belles choses, mes enfants, votre maman, mes petits et arrière petits-enfants. Mon travail qui m'a passionné, mon jardin, mes amis et particulièrement Suzie. Malheureusement, en traversant ce siècle, j'ai vu aussi tellement d'horreur et perdu tellement d'amis. Je repense à Edouard, véritable gueule cassée de la grande guerre. On se demande bien ce qu'elle pouvait avoir de grande cette guerre mais passons... Je repense à Robert mort à Buchenwald à 22 ans, lui qui se cachait dans la cave de ses parents pour échapper au Service du Travail Obligatoire et qui fut dénoncé. Je repense à Jules, mort après à peine deux mois de conflit contre les nazis et qui laissa une famille sans père. Je repense à Michel mort en Algérie dans une guerre dont ceux morts là-bas n'ont pas compris la raison de leur sacrifice. Je pense à ces millions de personnes que l'horreur a fauchées à travers ce siècle que j'ai moi-même traversé. Des millions de vies perdues de manière absurde sur tous les continents. On croyait ces événements relégués aux livres d'histoire et voilà que la folie des hommes reprend au cœur de l'Europe. Alors, pourquoi, je te dis tout cela ? Tu vas comprendre...*

*Souviens-toi après ma fracture du col du fémur. J'ai passé deux semaines à l'hôpital puis une fois rentré à la maison, il me tardait de retourner dans mon jardin, ce que j'ai pu faire après mes séances de kiné. Je m'attendais à trouver mon jardin dans un état pitoyable après plus de deux mois d'absence. Mais deux surprises m'y attendaient. La première était de trouver une tente plantée non loin des caravanes et la deuxième de retrouver un jardin parfaitement entretenu. Pendant plusieurs jours, je n'ai pas réussi à rencontrer les occupants de la tente. J'ai voulu la démonter et la jeter mais j'ai renoncé. Je ne sais pas pourquoi mais de toute évidence, c'étaient les occupants de la tente qui avaient entretenu le jardin et je me suis donc dit qu'ils ne pouvaient pas être de mauvaises personnes. J'ai décidé de garder cela secret en attendant de faire toute la lumière sur cette affaire.*

*Je suis retourné au jardin la nuit. Je t'entends d'ici me dire que ce n'est pas raisonnable mais à mon âge, que peut-on craindre ? Je les ai surpris dans leur sommeil. Il faut bien avouer qu'à ce moment-là, les trois occupants étaient bien plus affolés que moi. Je leur ai dit que je ne leur voulais pas de mal tout en exigeant une explication. J'ai découvert un trio plutôt original. Un Ukrainien, un Russe et un Burundais. Ils avaient fui leur pays pour les raisons qu'on peut deviner. Le père du jeune Russe et du jeune Ukrainien sont enrôlés dans les deux armées qui se font face. Peut-être ne reviendront-ils pas. Alors, les jeunes ont été sommés par leurs parents de partir pour ne pas devoir un jour à s'entretuer.*

*Tous trois étudiants dans leur pays respectifs, ils se connaissaient de longue date grâce à un programme d'échanges internationaux. Un quatrième ami les attend aux Etats-Unis. Je ne suis pas sûr que ce soit la destination la plus pertinente mais je n'ai pas voulu contrarier leur projet. Alors, tu l'as sans doute compris. J'ai décidé de les aider. Je me suis dit qu'un vieux dans une voiture avec trois jeunes, ça passerait mieux pour traverser la France et les faits me donnent raison. On se méfie toujours des jeunes, jamais des vieux, c'est un des rares privilèges de l'âge ! J'ai de vieilles connaissances au Havre. Le petit fils d'un ami travaille dans le transport maritime transatlantique. Il y a toujours des places « discrètes » à disposition pour peu qu'on sache s'y prendre. A l'heure où je t'écris, ils sont déjà au beau milieu de l'océan et cette simple idée me rend heureux.*

*J'ai bientôt 100 ans et j'ai eu l'occasion d'aider trois jeunes parvenus dans notre petit village. Ces trois-là ne mourront pas bêtement. Ils ne seront pas victimes de l'histoire.*

*Je reviens bientôt en prenant tout de même mon temps. Je n'ai pas de chauffeur pour le retour. Je vais d'abord passer dans les Ardennes fleurir les tombes familiales.*

*J'espère que tu ne m'en voudras pas de t'avoir laissée quelques jours dans l'angoisse. Raconte mon histoire à Suzie. Je sais qu'elle et toi, vous saurez tenir cela secret.*

*PS : Peux-tu aller au jardin récolter ce qui aura poussé ?*

*Tendrement, ton père Jeannot*

Quelques jours après son retour, Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie de l'autre côté du comptoir qui lui lance un regard mêlé d'admiration et de réprobation. Ce vieux n'avait pas fini de la surprendre et le suivre dans son quotidien l'aidait sans doute à garder en elle une part de jeunesse.

Jeannot boit son deuxième café, salue Suzie et sort pour rejoindre son jardin et ses secrets.

# Les héros de l'aube

par Florence Rolland

« Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir. Le regard au fond de son demi, les bras croisés au bord du zinc, Jeannot attend. Ce sera bientôt l'heure. D'ailleurs Suzie, un œil sur la pendule, fait résonner le comptoir de ses deux mains à plat.

- Allez les gars ! Tout le monde dehors, je vous dis à demain ! Et rapportez les chopines au comptoir, merci !
- Oh Suzie deux minutes on finit la partie ! avait tenté le grand Jacquot, comme tous les soirs, en se retournant vers le comptoir.
- Que dalle mon Jacquot, allez ! Y a une vie après le troquet, tu sais ça ? Non tu ne sais pas ! Je vais causer à ta femme, moi, tiens !

Sortant de derrière son comptoir avec son habituel grand rire, Suzie dénoue le tablier de cuisine taillé dans la même toile que le bleu de travail de son père. La blouse à fleurs rejoint le tablier sur le tabouret de bar pendant qu'elle accompagne ses clients vers la porte.

- Au revoir, oui, à demain ! Allez Max, faut rentrer maintenant ! Oui Max, à demain !

La clé à peine dans la serrure, le « Fermé » vers la rue, Suzie tire les rideaux sur les volets en bois barrés par Jeannot, et le café commence sa deuxième journée. Au fond de la salle, derrière la plante qui fait l'angle, Claire, Pierre et Henri ont rangé les dominos, déplacé la table, roulé le tapis et ouvert la trappe dans le plancher. L'escalier en bois disparaît dans le noir après trois marches, et ça pue l'humidité même lumière allumée.

Tout en bas, sur la vieille table que la terre battue rend bancale, Henri a sorti le poste de radio d'une des armoires métalliques, branché le fil de fer servant d'antenne, vissé le casque sur ses oreilles et tiré un siège. Ça commence toujours à l'heure.

- C'est bon, dit-il en reposant les écouteurs. Derrière lui, les quatre autres ont pris place sur des chaises en bois et attendent les premières notes de la Cinquième Symphonie de Beethoven.
- Ici Londres, crache bientôt le poste. Les Français parlent aux Français. Veuillez tout d'abord écouter quelques messages personnels. La flèche ne percera pas. Je répète. La flèche ne percera

pas. Les sanglots longs des violons de l'automne. Je répète. Les sanglots longs des violons de l'automne. Blessent mon cœur d'une langueur monotone. Je répète. Blessent mon cœur d'une langueur monotone. Ne faites pas de plaisanteries. Je répète. Ne faites pas de plaisanteries. Les dés sont sur le tapis. Je répète. Les dés sont sur le t...

Jeannot a déjà bondi de sa chaise, on l'entend fouiller dans l'armoire. À part ça, un silence de mort règne dans la cave. Henri a éteint le poste et s'est levé pour le ranger. Sur la table dégagée, Suzie a étalé la carte apportée par son père et mis des poids aux coins. Elle y reporte les objectifs que les deux hommes décodent. Ça fait des mois qu'ils attendent ça. Ça fait des mois qu'ils se préparent, dans l'espoir d'entendre ces mots d'outre-Manche. Dans sa poitrine, elle entend son cœur. À ses oreilles, son sang qui bat. Depuis des mois, ils ont peur, mais pas de cela. La peur, c'est le bruit des bottes la nuit, dans le silence des rues, ce sont les pavés qui claquent, les talons qui résonnent, la multitude des talons qui claquent la nuit et qui résonnent sur le silence des pavés dans les rues désertes. La peur, c'est le marteau de bronze sur le bois de la porte et la voix d'homme qui crie d'ouvrir, tout de suite, parce que c'est la police française et qu'on n'a rien à craindre. La peur, c'est que Sarah ne soit pas revenue en classe hier, ni le petit Jo. Leur porte était ouverte, ce matin, quand elle et sa fille étaient passées. Ce n'est pas normal, maman, où elle est Madame Slimane ? La peur, c'est quand on sait où est partie Madame Slimane. Et Sarah. Et le petit Joseph. C'est quand on ment à sa propre fille pour la protéger d'images qui la hanteraient sa vie durant. Elle qui, jusqu'ici, est en vie... Ça fait des mois. Pour cet instant.

Lorsque Jeannot se redresse, Suzie sait qu'il va donner les consignes, c'est le chef de groupe. Elle pose son crayon à papier. Henri s'adosse au mur et croise les bras. Pierre et Claire ont quitté les armoires pour s'approcher de la table. Bien sûr que c'est dangereux. Sur les étagères, au fond, il y a de quoi faire sauter tout le quartier. Dans la caisse fermée à clé, des dizaines d'armes pourraient donner l'assaut à tout une garnison. Deux fois plus d'armes blanches attendent leurs opérations commando. Pierre pourrait faire, même sans ses listes, l'inventaire logistique des étagères. Il sait toujours quoi donner à qui et pour quoi faire. Car le danger n'est pas pour eux, mais pour les autres, en face. Eux certes, risquent leur vie, mais savent pourquoi ! Si je saute avec mes charges, Madame Slimane accueillez-moi ! J'aurais fait, sûrement, ce pour quoi j'étais né. Et si je survivais, que le séminariste et la mère juive célèbrent la liberté sous les violons tziganes ! Que nos enfants rient des mêmes blagues sous le même soleil ! Ça aura valu le coup et je le referais s'il le fallait, sans aucun doute.

- On a trois cibles, commence Jeannot, la voix ferme, le ton clair. Le pont sur la Grande à hauteur du carrefour entre la D205 et le chemin vicinal qui va chez Louis. Ici, pose-t-il sur la carte. Attention, il est gardé jour et nuit, et on n'a pas d'autre passage sur la rivière avant vingt bornes. Donc faudra poser les charges sous la pile nord du pont, traverser dans l'autre sens et ensuite seulement, faire péter. Suzie ?
- Oui.
- On a tout ce qu'il faut ?
- On est même large. J'ai trouvé un crayon allumeur à retardement et un pistolet mitrailleur Sten pour couvrir Pierre. Ils sont chez Sylvie, dans la grange, ici c'est trop humide. Je passerai les prendre en partant.
- Pierre ?
- Les pains de plastic sont dans le sac à dos, là-bas.
- Très bien. Ensuite, et ça c'est pour moi, on a la voie ferrée de La Combe. Il écrase son index sur un des cercles de la carte. J'irai à vélo parce que c'est loin. Je vais déboulonner un rail à l'entrée du tunnel, ça devrait suffire.
- Le rail intérieur, tu te souviens ? précise Pierre.
- Ouais, comme ça la loco tombe sur l'autre voie et ça bloque tout dans les deux sens, même si ce n'est pas forcément utile. Mais bon... Où t'as mis le matos ?
- J'ai planqué plusieurs clés au fond de la trousse et je t'ai mis un ausweis. Ce soir t'es véto et tu vas aider une vache à vèler chez Vasquier à la Bâtie. Tout est dans la sacoche, là. Tu la met sur ton porte-bagage, ni vu ni connu !
- Bon, ça me va. Et pour finir, la ligne de téléphone entre Blamont et Maule. Claire et Henri. Une hache, une paire de cisailles et vous êtes revenus dans une heure. Pierre ?
- Dans l'autre sac à dos, le petit. Je vous ai mis deux Colts, aussi, au cas où. Mais là-bas c'est calme.
- Claire ? T'as pu tout récupérer à l'hôpital ?
- Le docteur Bastien m'a tout remis cet après-midi, oui. J'ai même un peu de morphine. Et puis il est de garde au bloc cette nuit, si on a besoin.
- Mais tout va bien se passer.

Henri était toujours le long du mur, les bras croisés, calme, attentif. Mais loin de l'indifférence affichée, un volcan bouillonnait dedans. Depuis ce jour de 1941 où les nazis avaient rompu le pacte, il était entré en résistance. Attaquer l'Union Soviétique revenait, pour ce communiste de la première heure, à mettre le feu à sa maison avec sa famille à l'intérieur. Le jour où son groupe de Résistants FTP avait été trahi par un collabo pétainiste, il était en mission à Lisieux. Sans le retard pris par le

bus à cause d'une panne, il aurait été pris comme les autres. Il avait rejoint le groupe de Jeannot pour continuer la lutte. Malgré les dangers.

C'était sa raison d'être.

Les yeux des quatre Résistants observent Jeannot. Ils feront comme il a dit. C'est lui qui sait.

- Oui, ça va bien se passer, on n'a pas le choix. Y a des gars, là, en mer, quelque part entre Dunkerque et Brest, qui comptent sur nous. Ils viennent pour nous, se faire trouer la peau au bout du monde pour notre liberté. Ceux d'en face n'ont pas idée du quart de ce qu'on peut leur faire. Mais nous on le sait. C'est ça notre force. Vous avez vu, on a des objectifs simples mais importants. Faites ça vite et propre et avec un peu de chance on sera toujours cinq tout à l'heure pour notre rituel.

Jeannot avait salué de la tête chacun des membres du groupe, saisi la sacoche préparée par Pierre et remonté l'escalier en bois. On attendrait les deux ululements indiquant que la voie était libre et l'un d'eux sortirait toutes les trois minutes jusqu'à Suzie, qui fermerait derrière elle la porte de service et cacherait la clé sous la pierre de gauche.

La mission de sabotage du téléphone, comme indiqué, avait été facile et Henri habile de ses outils. Claire traverse la ruelle en courant, à demi-courbée sous les étoiles. La clé est bien là et Henri pénètre à sa suite, en un instant, dans le café plongé dans le noir. 1 heure 30, indique le cadran sur le mur de droite.

- On est bien, confirme-t-elle en descendant l'escalier. Je vais poser le sac en bas, Pierre ne veut pas qu'on range.
- Lorsqu'elle remonte, elle trouve Henri au comptoir, avachi sur un tabouret, deux verres d'eau devant lui.
- Merci, répond-elle en saisissant celui qu'il lui tend. Ça va mon gars ?
- Ouais. On a réussi, je suis content ! Et sans casse ! Tu es une sacrée bonne femme, tu sais !
- Claire sourit. Elle connaît les sentiments d'Henri. Un jour, peut-être, plus tard, quand tout ça serait derrière eux, s'ils s'en sortaient...
- Soudain s'ouvre la porte et Suzie apparaît, soutenant Pierre. Le visage vrillé de douleur, il est tout pâle, et son bras gauche pend le long du corps. La chemise est rouge de sang. Claire dissimule une grimace inquiète.
- Il a pris une balle ! lance Suzie.
- Va l'installer en bas, je prépare tout, demande Claire à Henri en descendant aussitôt l'escalier.

- La balle a transpercé l'épaule et est ressortie dans le dos. À priori pas de gros dégâts, on passerait voir Bastien demain pour être sûrs. Pour l'instant, Claire peut juste faire un pansement et injecter l'une des deux ampoules de morphine que le médecin lui a données la veille.
- Ça va piquer un peu, garçon, mais faut que je nettoie.
- En fait, explique Suzie, deux nazis ont surgi de nulle part. Quand on les a entendus, c'était trop tard. Ils étaient là, on ne pouvait plus se cacher ni cacher ce qu'on faisait. Pierre s'est recroquevillé sous le pont et la balle a traversé. Après, je les ai eus, tous les deux.

Claire écoute Suzie. Tous ces faits d'armes feront d'elle un jour une icône de la Résistance. Pour sauver son binôme, elle n'a pas hésité à tuer les deux gardes, au péril de sa vie. Et ça n'a pas d'importance. Il y a la mission, la raison de la mission, et le gars qui remplit la mission. Son boulot à elle, c'est de protéger ce gars-là. Point final. Le regard de Claire témoigne de toute l'admiration qu'elle voue à Suzie. À côté de ses exploits, Claire se sent toute petite malgré les dizaines de vies qu'elle a déjà contribué à sauver du haut de ses 22 ans.

- C'est bon, ma Clarinette, lui lance Suzie avec chaleur en la prenant dans ses bras. On va bien, tu vois ! Nos liens c'est notre force ! Et ça, ça ne changera jamais ! Bon, on a un peu de temps devant nous. On essaierait de dormir un peu ? Je prends le premier quart. Ensuite Henri puis Claire. Toi, Pierre, tu vas cuver ta morphine !

Henri a déplié les deux lits de camp. Pierre, déjà sonné, a besoin de Claire pour s'allonger sur le premier. Elle prend le deuxième, à côté de lui. Henri a posé la tête le long du mur et s'est mis à ronfler sur sa chaise. Suzie est remontée et face à la porte de service, veille sur son groupe, l'index sur la gâchette du Sten. Dans le café silencieux, le tic-tac remplit l'espace, rythmant ses réflexions sur le temps qui passe, à la fois si lentement et si vite. Jeannot n'est toujours pas rentré. Et ça devient long. Déjà un merle, dehors, s'efforce de réveiller le village. Il est 4 heures 30. Dans une heure le jour poindra. Il s'était attribué la mission la plus éloignée. Et il l'avait menée seul. Comme si sa vie, à lui, c'était juste ça, faire le plus dur parce qu'il était le chef et qu'il décidait qui faisait quoi. Il n'aurait pas pu envoyer l'un des autres au casse-pipe alors il s'en chargeait, lui, et tout seul. Comme ça, en cas d'échec, pas de culpabilité, pas de regrets, à la place il serait mort et c'était mieux que de vivre avec ça sur la conscience. Sauf que souvent il oublie qu'il est mon père et le grand-père de Denise et qu'on n'a plus que lui. Déjà avant, quand j'étais petite et que ma mère m'expliquait que son métier c'était la guerre, j'avais peur qu'il ne revienne jamais. Et là, dans ce café acheté avec son défunt mari et baptisé « Chez Suzie » car on s'y trouvait aussi bien qu'à la maison, elle se sent

comme quand elle avait 6 ans et permet aux vannes de lâcher puisque personne n'est là pour la voir. Alors Suzie pleure.

Soudain, par la porte de service qui s'ouvre à la volée, surgit Jeannot, trempé. La roue avant a crevé. Il est tombé dans la rivière. Et puis il est rentré à pied en poussant le vélo. Son arcade saigne mais il s'en fout. Suzie s'est levée, a plongé dans ses bras dégoulinants d'eau glacée qu'il a refermés sur elle.

- Tout le monde est rentré ? avait voulu savoir Jeannot et Suzie avait hoché la tête. C'est fini, alors.
- Je t'aime, moi aussi...

Les Résistants se sont assis dans les collines face à la mer. Sur l'horizon, le soleil se lève.

C'est leur rituel, leur récompense, après une nuit de missions, quand tout le monde est rentré.

- Jeannot ?
- Ouais, Suzie ?
- T'as vu au loin ?
- T'as vu aussi...
- Il y a quoi, au loin ? avait demandé Pierre, toujours sonné.
- Notre liberté, mon gars. On a gagné... »

Henri parcourt lentement les trente paires d'yeux, intenses dans les visages figés.

- Au loin, les premières barges arrivaient. Nous étions le 6 juin 1944, il était 5 heures 50. Et aujourd'hui, on fête le 80<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement. On peut dire que la guerre a pris fin à cet instant. En tous cas, pour nous, c'est exactement là que notre vie a commencé.
- M'sieur ?
- Oui, Karim, répond l'enseignante.
- Où elle est partie, Madame Slimane ?
- Et toi, tu crois qu'elle est partie où ?
- Ben... Dans un camp de concentration ?

Henri observe l'adolescent, au deuxième rang, descend de l'estrade et lui sourit.

- Nous aussi on l'a cru. Et puis un jour, elle est revenue. Avec à droite Sarah, et à gauche Joseph. Ils avaient été prévenus de la rafle et avaient trouvé refuge dans la campagne, un peu plus loin. Comme une tension qui chute, les épaules s'étaient détendues et les visages lissés.

- M'sieur ?
- Oui, Léa, à toi.
- Qu'est-ce que vos camarades et vous avez fait, après la guerre ?
- Eh bien... Jeannot a continué à faire son potager et parfois il venait aider Suzie au café. Il aimait bien ! Il a été décoré de la Croix de l'Ordre de la Libération, qu'il a reçue des mains du Général de Gaulle en personne. Pierre n'est pas devenu prêtre mais prof d'histoire, pour continuer à transmettre. Claire est restée infirmière tout sa vie, et j'ai eu l'honneur d'épouser cette femme merveilleuse. On a eu des vies ordinaires !
- Mais vous êtes des héros !

Henri sourit, une nouvelle fois.

- On a fait des choses dans l'ombre, pour préparer le chemin de la libération. Est-ce que vous avez idée du nombre d'actions de sabotage qui ont été réalisées cette nuit-là ?

Les visages font non.

- Cette nuit-là, les réseaux de Résistance ont commis plus de mille actions de sabotage. Et nous cinq, nous en avons fait trois...
  
- Et... Coupez ! Elle est bonne !

# Qui l'eût cru !

par Marie-Henriette Nguyen

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir.

- Bonjour Jeannot, comme d'habitude ? lui dit-elle, avant de lui servir son galopin dans le verre qui lui est réservé.

Chaque jour à la même heure, depuis que Jeannot ne travaille plus, c'est le même rituel. Sans un mot, il s'installe debout, le coude appuyé au bar. Sa petite mousse à peine avalée, il met une croix sur sa fiche de consommations et rentre chez lui tête baissée, sans un regard pour les autres clients, sans un au revoir. Personne ne vient serrer ses vieilles mains calleuses, tout le monde ignore ce solitaire un peu rustre qui vit à l'écart du hameau, toujours vêtu de sa vareuse et de sa salopette de toile bleue, casquette vissée sur la tête. Suzie le connaît bien le Jeannot. De dix ans son aîné il a fait partie de son enfance. Aujourd'hui, elle est devenue une jolie blonde aux yeux bleus et au sourire ravageur. Elle n'a pas la langue dans sa poche pour répondre aux allusions plus ou moins douteuses de ses clients mais tout le monde apprécie cette enfant du pays. Plus jeune elle était partie à Munich afin d'obtenir un double diplôme de droit international. Elle aimait bien ce pays où la bière coule à flot et où est né son fils Erwan. Quelques années plus tard, elle est revenue prendre la succession de son père au bar du village, la mer et sa Bretagne natale lui manquaient trop.

Le port de Ker Maël bien gardé par son sémaphore compte à peine plus d'une centaine d'âmes. La famille de Jeannot, marins pêcheurs de père en fils y habite depuis plusieurs générations. La population a bien diminué depuis quelques années. La pêche n'attire plus les jeunes et beaucoup d'entre eux ont déserté pour faire des études et s'installer à la ville. Situé face à la digue qui mène au petit phare rouge et blanc à l'extrémité de la pointe rocheuse, le bar de la marine fait partie du paysage depuis des décennies. L'ancienne buvette aux murs de schiste rouge est bien reconnaissable, ses volets sont repeints en vert à chaque début de printemps avec le reste de peinture des bateaux. De l'extérieur, le bar ne paie pas de mine, mais dans la grande salle l'atmosphère est chaleureuse. Ses murs peints à la chaux, plus ou moins défraîchis par la fumée de cigarette et ses vieilles tables en bois lui confèrent une ambiance familiale. L'ancien tenancier y avait accroché des tableaux de bateaux et de mer en furie qui fascinent Jeannot, tout autant que les yeux de Suzie. C'est le lieu de rendez-vous des habitants du village. Jeannot y partage le quotidien de ces

hommes de la mer à la vie dure et dangereuse, toujours dans le vent, l'humidité, tributaires de la météo. C'est au comptoir que les clients préfèrent se retrouver pour plaisanter avec la patronne. Souvent les ragots vont bon train au sujet de Jeannot. Une chose intrigue les villageois. Tous les deux mois environ, le facteur vient lui livrer un colis de bonne taille, emballé précautionneusement et chacun y va de ses hypothèses.

- C'est sûrement de la nourriture, déclare une commère du village, il ne sort jamais, excepté pour aller au bar.
- À moins que ce ne soit du cidre ou du chouchen, suggèrent les hommes, mais alors où sont les cadavres des bouteilles vides ?
- Non non, propose un jeune matelot, ce sont peut-être des vidéos. Il doit s'ennuyer le soir.
- Que peut bien contenir ce curieux paquet ? Le mystère reste entier jusqu'à ce jour d'hiver de 1990 qui va changer la vie de Jeannot.

C'est un mardi comme les autres, la veille avait été une journée morne et pluvieuse, bien ordinaire sur cette côte en janvier. Vers cinq heures du matin, le CROSS a prévenu la capitainerie du petit port d'un avis de tempête, fort coup de vent force 8 sur l'échelle de Beaufort, avec rafales et risques de lames déferlantes sur les côtes finistériennes. Prudence, les bateaux doivent rester à quai. C'est le troisième coup de tabac en un mois. Les patrons pêcheurs et leurs matelots se sont presque tous retrouvés au bar de la marine pour partager leur désarroi, leurs difficiles conditions de travail, les quotas et les rémunérations de la pêche artisanale. L'ambiance est un peu électrique et le ton monte parfois.

Il est neuf heures ce matin-là. Dans le brouhaha, Suzie peine à entendre la sonnerie stridente du vieux téléphone noir installé sur le comptoir à côté de la caisse. Elle pose la bouteille de petit blanc et le verre qu'elle s'apprête à remplir. Elle décroche le combiné. Instantanément, elle est tétanisée. Un des patrons pêcheurs vient de constater que le Saint Eloy n'est pas rentré au port. C'est le fileyeur de Pierre le Corre celui sur lequel son fils Erwan est matelot depuis ses dix-sept ans. Il aurait dû rentrer hier soir, pas plus tard qu'une demi-heure après le coucher du soleil comme il se doit. Mais Pierre est célibataire et Erwan ne rentre pas tous les soirs chez sa mère. Personne ne s'est rendu compte de leur absence. Une vague d'angoisse parcourt Suzie. Elle connaît trop bien l'expression « femme de marin, femme de chagrin » même si cette fois c'est pour son fils que son cœur semble s'être arrêté. Assise sur le haut tabouret de bois, figée, le regard dans le vide, ses doigts se tordent. En un instant, le silence se fait autour d'elle, avant que quelqu'un appelle le CROSS et la SNSM.

Jeannot lui aussi est au bar. Comme tout le monde, il a entendu la mauvaise nouvelle. Sans réfléchir, sans même terminer son galopin, il part comme une flèche sous le regard ébahi de tous, sans que

personne proteste. Il sait bien que la tempête est bonne fille, qu'elle laisse toujours une chance au marin, et toute sa vie, il est resté humble face à la mer. Suzie médusée n'en croie pas ses yeux bien qu'elle se doute un peu de ses intentions. Jeannot n'ignore pas qu'avec pareil temps, après l'appel au 196, il faudrait au moins 30 minutes avant que les secours de la SNSM arrivent sur zone et localisent le bateau. Lui, il a de l'eau salée dans les veines. Il a été formé à l'ancienne par son père. Il connaît par cœur tous les récifs et les courants des lieux de pêche. C'est comme on dit « un vieux de la vieille ». Même en retraite, il n'a jamais lâché la mer et la mer ne l'a jamais lâché. Il est encore en pleine possession de sa force physique. Il possède toujours son vieux bateau amarré au ponton dans une sorte de petit étier derrière chez lui. Il s'accorde tout de même quelques minutes pour enfiler ses bottes, son suroît, son pantalon et son ciré jaune imperméables pour se protéger et il prend la mer. Chaque minute compte. Malgré la forte houle, les creux de plusieurs mètres, les déferlantes qui viennent frapper la petite cabine, les embruns poisseux qui réduisent la visibilité, il se dirige vers les rochers. D'après ses calculs de la direction des vents, de leur force et grâce à sa grande expérience, il en est sûr, c'est dans cette direction que les deux hommes doivent dériver s'ils sont tombés à l'eau. Les secours en mer balayeront sûrement plus au large.

Après presque trois quarts d'heure d'efforts intenses, Jeannot frissonne de froid, ses doigts se paralysent, il commence à perdre espoir. Il scrute l'horizon et aperçoit enfin la navette des secours. Soudain, au même instant, son regard est attiré par une masse sombre près du rocher de la Vierge. Ce sont bien Pierre et Erwan qui dérivent sur un gros esquif de bois rongé par l'eau salée, prêt à être drossés sur les récifs. Jeannot approche son embarcation au plus près au péril de sa vie, lance les bouées et réussit à hisser sur le pont les deux malheureux naufragés transis, en hypothermie.

Sans perdre son sang-froid, il émet aussitôt un message radio à la SNSM qui fait demi-tour pour donner les premiers soins aux rescapés. Il prévient les pompiers afin qu'ils prennent les deux hommes en charge dès leur arrivée. Les sauveteurs s'empresent aussi de téléphoner pour rassurer Suzie.

Au bar de la marine, tous sont restés sur place, le visage tendu, inquiets, dans un silence angoissant. Le village a déjà perdu des marins pendant la grande tempête de 1987. Les hommes ont prévenu et les femmes sont arrivées par esprit de corps et par solidarité pour Suzie.

Avant leur transfert à l'hôpital de Brest, malgré leur extrême faiblesse, grâce à une perfusion posée pour les réhydrater, l'état de conscience des deux hommes leur permet de donner les détails de cette mésaventure qui aurait pu leur coûter la vie. Ils racontent comment ils se sont attachés avec leurs ceinturons aux vieilles planches de bois pour ne pas chavirer, et comment ils ont prié et imploré la Vierge du rocher afin qu'elle les protège. C'est souvent ce qui se passe lorsque l'on voit sa dernière heure arriver.

La pêche avait été mauvaise, peu de lieux, quelques belles dorades mais pas de bar comme ils l'espéraient. Alors, ils ont alors décidé le soir venu d'aller remonter quelques casiers à homards déposés clandestinement près de la côte, pour améliorer leur quotidien. C'est là que leur bateau a dessalé, qu'ils sont tombés à la mer et ont dérivé jusqu'au matin. Ils n'en finissent pas de faire les louanges de Jeannot qui leur a sauvé la vie. Mais au fait, où est passé Jeannot ?

Personne ne l'a remarqué. Suzie est près du brancard de son fils et les autres écoutent le récit de Pierre qui parle avec peine, tellement il tremble sous sa couverture de survie. Comme dans pareil cas, les curieux se sont agglutinés et les pompiers ont bien du mal à les faire reculer.

Jeannot en a profité pour rentrer chez lui incognito. Lui qui a horreur de la foule, lui le grand solitaire timide qui n'aime pas prendre la parole en public, une fois son devoir accompli, sans se l'avouer aussi pour les beaux yeux de Suzie, a éprouvé le besoin de se retrouver seul, afin de se remettre de ses émotions et récupérer de sa grande fatigue.

L'histoire du Saint Eloy aurait pu en rester là. La mer s'est calmée et la vie a repris doucement son cours. Cependant, cette affaire a fait le tour du village et des bourgs environnants. Les langues se sont déliées. Qui est donc ce mystérieux héros ? La gazette locale, « presse Armor » eut vent de ce miraculeux sauvetage. Il n'en fallu pas plus pour que le surlendemain, le hameau voit débarquer dans une vieille 4L bleue, le journaliste Yvonnick Legarec, muni de son bloc-notes, son stylo Bic, l'appareil photo en bandoulière. Curieux et à l'affût du moindre détail, le correspondant de presse n'a pas de mal à obtenir ce qu'il cherche. Il est prêt à écrire son scoop avec l'espoir qu'il fasse la Une de son journal. C'est un évènement car rien ne vient jamais troubler la vie monotone des habitants. Chacun espère être interviewé afin d'avoir son nom, et peut être sa photo dans le journal. Les hommes sont ainsi : à chaque chose malheur est bon !

Le nouveau venu a trouvé à se loger pour une nuit chez Célestine. Depuis que la mer lui a ravi son mari, afin d'améliorer ses maigres revenus, elle loue une ou deux chambres aux touristes à la recherche de calme et d'authenticité, désireux de voir la mer en furie.

À la première heure, le jour suivant, il file d'abord au bar de la marine. Suzie remise de ses inquiétudes pour son fils, lui accorde une heure de son temps. Elle lui explique la tempête, l'imprudence du patron d'Erwan, l'exploit de Jeannot. Elle lui précise bien qu'il aurait peu de chance de le rencontrer ou tout du moins d'avoir beaucoup de détails pour son article du lendemain. Le pigiste note tous ces renseignements soigneusement sur son calepin et particulièrement l'adresse de Jeannot. Il accepte le petit noir de Suzie et monte dans sa 4L. Il trouve aisément la maison aux murs de granit et au toit d'ardoises bleues un peu moussu. Certaines pipelettes du village avaient pris un malin plaisir à lui indiquer la route, trop contentes de se sentir importantes.

- Vous prenez la première à droite après la sortie du village, vous passez devant la chapelle de Bongarant, encore à droite et vous prenez le petit chemin de terre. La maison est à 20 mètres. Vous la reconnaîtrez facilement car portes et volets sont toujours clos, s'empressent-elles de l'informer. Legarec gare sa voiture à l'entrée du chemin pierreux et continue à pied. La maison semble déserte, mais comme il est prévenu, il se permet d'insister et tambourine avec le levier de fonte en forme de tête de lion sur la vieille porte en bois. Aussitôt, en guise de réponse, il obtient un grognement. Pour Jeannot, ce n'est pas le jour du facteur qui lui apporte son colis, il se demande bien qui peut frapper ainsi puisqu'il ne reçoit jamais de visite.
- Qui est là ? grommelle-t-il.

Ça alors, c'en est trop ! D'un pas décidé, il part ouvrir sa porte. Surpris de voir un inconnu, sans un mot, l'air bougon pour avoir été dérangé, s'apprête à la refermer. Le journaliste met le pied dans l'embrasure. Jeannot semble gêné et attend une explication. Avant d'avoir pu fournir le motif de sa venue, le correspondant de « presse Armor » reste stupéfait. Il chancelle, cloué sur place par ce qu'il vient de découvrir. La pièce inondée de lumière par la grande baie qui donne à l'arrière est en fait un atelier. Oui, c'est bien un atelier d'artiste. Des dizaines de toiles sont accrochées aux murs, d'autres sur des chevalets, et à voir les traces de peinture sur les mains et le long tablier gris de Jeannot, pas de doute, c'est bien lui l'artiste !

Remis de son étonnement, plongé dans l'atmosphère paisible et apaisante d'un univers bleu, Legarec engage la conversation. Il pose son regard sur chaque toile, s'extasie devant ces si beaux bleus, le bleu du ciel clair et lumineux, le bleu profond de la mer, le même bleu que celui des yeux de Suzie. Jeannot qui n'a jamais eu de compliment puisqu'il n'a dévoilé son secret à personne, se laisse soudain émouvoir. Il commence à se confier.

- Non, ce n'est pas pour masquer ma solitude. Je suis simplement amoureux de mon pinceau. Il me permet de donner vie à mes toiles, de relier ma complicité avec la mer. Je peins depuis mon plus jeune âge.

Legarec lui fait remarquer qu'il n'a pas son pareil pour jouer avec les ombres, la lumière, les reflets sur l'eau et les mouvements des vagues toujours si différents.

- J'aime peindre la mer calme au coucher du soleil, céruléenne et brillante lorsqu'elle s'unit au ciel à l'heure de midi, lorsque son bleu Klein m'entraîne dans les profondeurs, lui explique Jeannot. J'aime la représenter mystérieuse sous les nuages qui dansent, tourmentée, écumante, d'une blancheur immaculée, comme je la voyais lorsqu'elle se déchaînait pendant les difficiles parties de pêche. Yvonnick Legarec subjugué, l'écoute avec passion. Il en oublie même de prendre des notes sur son calepin et ce pourquoi il est venu l'interviewer.

- Vous avez un immense talent, lui dit-il, il ne faut pas en rester là. Grâce à mon journal, je connais beaucoup de monde dans la région et je peux vous faire connaître.

Toujours modeste, Jeannot lève les bras. Il proteste, mais pas si violemment qu'on aurait pu le croire. Il a enfin trouvé quelqu'un avec qui partager cette passion secrète qu'il n'a jamais pu avouer, quelqu'un enfin qui le comprend. C'est comme s'il se produisait un dédoublement de lui-même.

À partir de cet instant, tout a été très vite. Sans tarder, Monsieur le Maire s'est rendu chez Jeannot pour lui proposer une chose inattendue pour lui.

- Vous voyez mon ami, la vieille chapelle de Bongarant est désaffectée depuis longtemps, elle fera un espace magnifique pour une exposition. Je me chargerai de toute l'organisation de l'évènement avec mon adjoint.

La proposition n'est pas sans déplaire à Jeannot puisqu'il n'aura pas à s'occuper des préparatifs. Il ne connaît rien d'autre que la pêche et sa peinture. Monsieur le Maire a de la suite dans les idées. Il a un héros dans sa commune grâce à l'exploit du sauvetage en mer par Jeannot et il est très fier qu'un de ses administrés soit un artiste de talent. Cela fera une belle publicité pour son village grâce à l'article de Legarec sur presse Armor.

Le jour J, le soleil s'est invité à la fête. Une vieille 4L s'est garée de bonne heure sur le parking de la mairie, Legarec se prépare à écrire son papier. Le facteur livreur des toiles et de la peinture a pu se libérer, fier d'avoir lui aussi un peu participé à l'évènement. Tout le village est présent. Chacun avec hypocrisie se vante d'être l'ami de Jeannot. Les deux naufragés sortis de l'hôpital tiennent à féliciter leur héros et les yeux bleus de Suzie sont admiratifs. La vieille chapelle a été débarrassée de ses toiles d'araignées, les rayons du soleil se donnent un malin plaisir à jouer avec les vitraux pour éclairer les toiles accrochées la veille et à leur donner vie. Monsieur le Maire a fait installer une petite estrade devant la façade. À onze heures, il ceint son écharpe tricolore et lorsque le tintement de la vieille cloche de la chapelle se tait, il commence son discours préparé la veille avec soin. Il se tourne ensuite vers l'artiste et lui laisse le soin d'annoncer timidement mais fièrement :

- Je déclare ouverte l'exposition « La mer au cœur ». Les applaudissements des nombreux spectateurs fusent alors sur la place de la chapelle.

À partir de ce jour, la vie de Jeannot a changé. Sa timidité s'est envolée. Il peut enfin partager sa passion et faire admirer ses nouvelles toiles. Chaque matin, il est au bar de la marine mais aux côtés de Suzie, du même côté du comptoir. Depuis cette fabuleuse histoire, des années ont passé. La maison de Jeannot a été transformée en petit musée et le village de Ker Maël reçoit chaque été des visiteurs amoureux de la peinture. En cette fin de mois d'août 2035, si vous passez par Pont-Aven, ne manquez pas la magnifique exposition « La mer au cœur ». Les œuvres d'un certain Jeannot,

sous son nom d'artiste "JAN SUZY" y seront réunies avant que le musée d'art de Nantes les accueille pour quelques mois.

# Renaissance

par Annie Letellier

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir. Il ne pouvait pas abandonner sa tenue professionnelle, celle qui l'avait positionné dans la société et dans son activité. Sans elle, il n'était RIEN ! Envolee l'image des discussions avec les clients ou des professionnels, les décisions prises et respectées, le pouvoir d'être écouté. Là, devant Suzie qui discutait, servait, astiquait son comptoir, il n'était RIEN. Il restait assis sur le haut tabouret, le regard terne, sans voix et sans lumière. Derrière son comptoir, Suzie, femme d'une cinquantaine d'années, brune aux yeux verts, virevoltait, bavardait, riait. Mais, de temps en temps, elle jetait un coup d'œil à cet homme aux tempes argentées, rasé de près et de belle carrure : homme invisible dans son bleu de travail visible ! Triste : oui, risible : non ! Ce zinc était devenu une frontière entre la vie active et la vie inactive. Tous les matins, à 7h00, il venait boire sa noisette, tournant inlassablement le liquide chaud avec sa petite cuillère. Un jour, n'y tenant plus, Suzie s'approcha et lui dit : « À force de le touiller, vous allez lui donner mal au cœur ! ». Il la regarda, surpris, comme sorti d'un songe, comprenant un peu tard la plaisanterie. Il esquissa un léger sourire en répondant « ça fera au moins un évènement dans ma journée ! ». Puis, il se leva, pesamment, et quitta le bistro. Il marchait, lentement, les épaules voutées, la tête basse, les poings enfoncés dans son bleu de travail trop propre. Suzie le suivit des yeux à travers la vitrine.

« C'est pas la joie, le Jeannot » remarqua Dédé, un habitué, qui payait les consommations de ses amis : des réguliers qui se réunissaient pour discuter voitures anciennes et mécanique.

« Mais pourquoi est-il si triste, si accablé ? » lui demanda Suzie tout en lui rendant la monnaie.

« Oh, il y a un an, Jeannot, c'était la joie de vivre : toujours prêt à rire, à payer une tournée après son boulot, à taper la belote. Il poussait parfois la chansonnette et ma foi, il avait une sacrée belle voix. En un mot, il était HEU-REUX ! Mais, il y a 6 mois environ, patatras ! Le Garage Moderne, Route de POSAY où il travaillait depuis au moins 20 ans, a fermé : liquidation judiciaire ! Son patron et ami n'a pas su se défendre lors de l'ouverture du centre commercial et de son garage : même les fidèles sont partis car les tarifs étaient plus attractifs. La boîte a coulé, le bar voisin aussi. Et Jeannot n'a pas voulu être réembauché. De ce fait, il a été mis en retraite anticipée et ça été une catastrophe pour lui. Pourtant, c'était un as de la mécanique, un pro de pro. Bon, j'y vais, sinon je vais me faire tirer les oreilles par ma douce. Allez, à la semaine prochaine ! ».

L'histoire de Jeannot avait bouleversé Suzie, car elle avait connu cette lassitude de vivre, où l'on cherche -malgré tout- une raison de continuer à exister. Alors, elle décida qu'elle allait le sortir de sa léthargie. Mais, d'abord, il fallait mieux le connaître, en l'apprivoisant doucement « comme un petit chat sauvage et méfiant » se dit-elle.

De bonjours échangés, il y eut des phrases, puis de courtes conversations. Le petit chat sauvage s'apprivoisait...

Un matin, Suzie demanda à Jeannot de l'aider à porter sa livraison de bières et bouteilles, car son monte-charge était en panne. « J'attends le dépanneur depuis au moins trois semaines, mais, là, j'ai le dos en compote ! ». Une fois les caisses stockées au sous-sol, Jeannot se proposa aussi de lui réparer ce sacré monte-charge.

« J'ai quelques compétences en la matière » avait-il dit avec un petit sourire. Depuis, une certaine complicité était née entre eux et ils avaient décidé de se tutoyer.

Et, parfois, le samedi, Suzie disait « allez, Jeannot ce soir, je t'offre une Suze ». La première fois, il l'avait regardée, les yeux ronds : « Eh oui ! Suze, Suzie, Suzette » et de rire et de se moquer de son ignorance ! « La Suze, c'est mon apéro préféré à base de Gentiane, élaboré en Auvergne, mais goûtes, tu m'en diras des nouvelles. ». Il avait goûté, bien aimé et c'était devenu le rite du samedi, à l'heure où le bistro de Suzie fermait ses portes.

Un soir, il lui avait raconté son départ « forcé » pour la retraite. Même déjà au courant, Suzie le laissa parler. En décembre dernier, son patron l'avait convoqué : « mon garage est en liquidation judiciaire car je n'ai plus un sou. Je suis obligé de fermer définitivement. Ils étaient devenus tristes tous les deux : c'était la fin d'une époque, la fin d'une belle complicité. Ils n'avaient pas su ou pas pu s'adapter aux nouveaux concepts de la mécanique automobile. Et pourtant, des efforts avaient été faits : la valise, cette sacrée valise qui détectait TOUTES les pannes, avait été achetée à prix d'or ! Il en avait suivi des stages en informatique spécialisé pour mieux l'appréhender et mieux la connaître. Mais, pour lui, la mécanique, c'était de plonger les mains dans un moteur, écouter le bruit de son cœur, détecter un râle, un essoufflement : son diagnostic était toujours attendu et respecté. Il était le ROI du Garage Moderne. Pas de femme, pas d'enfants, même pas un animal de compagnie ; il avait tout donné à son métier pendant près de 37 ans. Lorsqu'il avait enfilé pour la première fois son bleu de travail, son père, très fier, une main sur son épaule, lui avait dit « Te voilà un homme, mon fils » ! Grâce à ce bleu de travail, il avait été écouté, reconnu pour ses connaissances et ce don si particulier pour détecter une panne. Et, s'il laissait son bleu de côté, il ne serait plus cet homme ? Il parla de cette angoisse à Suzie : elle sourit gentiment, puis prit le parti d'en rire, d'un rire musical et léger, qui laissa Jeannot tout penaud. « L'habit ne fait pas le moine » lui répondit-elle.

Quelques semaines plus tard, le voyant toujours aussi éteint dans son bleu de travail, Suzie lui dit : « Jeannot, ce soir, on prend une Suze et je te raconte comment je suis arrivée à tenir ce bistro. Enfin, si cela t'intéresse... ». « Bien sûr » répondit-il. Pour lui, c'était clair ; dès son diplôme en poche, elle avait travaillé dans divers cafés chics de Paris. Puis, un jour, dégoûtée de donner sa vie pour un métier qu'elle aimait, mais avec des patrons toujours plus exigeants, elle avait décidé de s'installer à son compte.

Sa surprise fut grande quand elle commença son récit : « Dans une vie antérieure, je m'appelais Chantal (eh oui, Suzie est mon 2<sup>ème</sup> prénom en souvenir de ma grand-mère) et j'étais directrice-adjointe dans une agence de publicité renommée. Mon ambition était de remplacer le directeur, et je me donnais à fond pour cela : toujours élégante, jamais malade, je travaillais sur tous les dossiers que je connaissais par cœur. Rien ne m'échappait, tout passait par moi. Mon patron, âgé, se reposait sur mes capacités professionnelles, mon dynamisme, ma réactivité à trouver le plan B quand le plan A ne marchait pas. Je voyais l'avenir en rose : ma réussite n'était pas loin et mon objectif de devenir la DIRECTRICE était sur le point de se concrétiser.

Sauf, qu'un jour, à l'heure du déjeuner, j'étais partie aux toilettes. Des femmes entrèrent en papotant et je reconnus les voix de mes deux jeunes collaboratrices :

« Oh, je n'en peux plus de travailler avec elle, je ne fais que les finitions et encore, il faut qu'elle vérifie toujours après moi ! Elle conserve toutes les infos ! Comment veux-tu que j'apprenne quelque chose avec elle ?

« Ah ! ne t'en fais pas, cette vieille poupée maquillée ne va pas résister au tsunami que la boîte lui prépare ! La fusion avec l'agence américaine Big Apple est pour bientôt et elle n'est même pas au courant ! Elle ne pourra pas suivre leurs méthodes avec sa façon de travailler old fashioned !

Puis, la porte s'est refermée sur leurs rires et je suis restée assise sur la cuvette des toilettes, sonnée : la vieille poupée ; c'était moi ! Mon rêve avait éclaté en mille morceaux et chaque bris entraînait dans mon cerveau, mon cœur, mon égo. Je me suis enfuie et réfugiée chez moi, j'ai pleuré, pleuré, la tête dans mon oreiller. Le lendemain, en me regardant dans le miroir, j'avais le visage d'un clown triste aux tons délavés, mais ma taie reflétait les couleurs de l'arc-en-ciel : ocre, rose, bleu ! Un beau présage n'est-ce pas ? J'ai pris rendez-vous avec mon docteur, copine de surcroît, car nous avions commencé nos carrières en même temps. Elle m'a reçue à sa pause déjeuner. Tout en m'écoutant avec attention, elle mangeait sa salade pendant que je vidais sa boîte de mouchoirs. La corbeille pleine, elle posa son verdict : « Eh bien, ma Chantal, tu me fais un beau burn out ! Je t'arrête pour trois mois et là, tu ne me dis pas non ! Tu vas prendre le temps de te poser, puis de réfléchir : vais-

je revenir dans cette boîte qui me dirigera doucement vers un bureau-placard ou vais-je prendre le taureau par les cornes et changer ma vie ! Tu es encore (merci pour le « encore ») jeune, tu vas pouvoir remonter à la surface » Ayant prévenu par mail mon patron, je me suis retrouvée chez moi, seule : pas d'amis, pas de petit copain (pas eu le temps d'entretenir des relations), pas de hobby, ma vie était un désert sans mes dossiers ! Le premier mois, j'ai tourné en rond, en investissant dans les boîtes de mouchoirs. Puis, j'ai appris à m'asseoir et prendre un livre, à chausser mes baskets et aller faire une promenade de plus en plus longue. Je dormais mieux, sans me sentir obligée de me relever pour vérifier le détail d'un contrat, de recalculer la rentabilité d'une proposition, mais je ne trouvais pas de solution. Je m'imaginai revenir la tête haute, le regard fier sous l'œil ironique et goguenard de mes collaboratrices : non, cela ne collait pas ! Le fil de mon ambition était cassé. Je flottais dans une profonde incertitude.

Une nuit, j'ai rêvé de ma grand-mère Suzie. Petite dame alerte au tablier noir égayé de pâquerettes blanches : elle était la Reine de son Bistro. Elle adorait astiquer son comptoir, « son zinc » comme elle l'appelait. Rieuse, mais autoritaire, elle savait remettre à sa place tout client incorrect, s'adaptait aussi bien aux commerciaux de passage qu'aux habitants du coin, du notable au lambda ! Ça sentait bon le café, le croissant. Il y avait une ambiance chaleureuse ; les gens discutaient, riaient. Le percolateur n'arrêtait pas, la « mousse » était distribuée sur le zinc. Brusquement réveillée, je n'ai pas pu retrouver le sommeil, alors j'ai cherché dans ma paperasse -jamais classée- ce document qui me rendait propriétaire de ce bistro. Ma grand-mère me l'avait léguée en souvenir de la petite fille, qui, juchée sur un haut tabouret, accoudée sur le zinc, savourait son diabolo menthe tout en la regardant, admirative. Elle officiait telle une cheffe d'orchestre derrière ce comptoir et, parfois, elle me clignait de l'œil, complice ! Trouvé, j'avais trouvé le courrier du notaire : à Saint Pierre du Maillé dans la Vienne, un petit bistro au centre du village m'attendait depuis 20 ans !

Je te passe les détails, mais lorsque je suis arrivée dans ce village, je l'ai reconnu malgré les vitres brisées, l'enseigne effacée : le bistro avait perdu son âme et sa prestance. Tout le monde avait oublié le bistro, il n'existait plus ! Tu m'entends Jeannot, il N'EXISTAIT PLUS ! La porte d'accès décoincée, j'ai eu la vision de ma grand-mère Suzie, assise sur son zinc défraîchi, qui me disait « Ma petite, tu as mis du temps, mais tu as fait le bon choix ! »

Alors, j'y ai cru à cette histoire de Bistro et de Suzy et je me suis lancée dans l'aventure et les problèmes aussi (mais cela n'a fait que pigmenter ma vie).

J'ai contacté mon directeur. Arguments et chiffres à l'appui, je lui ai proposé mon départ en rupture conventionnelle, avec salaire jusqu'à l'âge de ma retraite ainsi qu'une indemnité de départ. Je me

sentais forte ! Il m'a rappelée deux semaines plus tard en acceptant sous certaines conditions, telles que la confidentialité et la transmission de tous les dossiers traités : j'ai eu l'impression qu'il était soulagé de ma décision. Pour moi, la page était tournée. J'étais tellement contente et en plus, j'avais un beau pactole ! Tout y est passé ; en rénovation, modernisation avec boiseries, couleurs chaudes, sièges confortables, et -cerise sur le gâteau - : l'enseigne en fer forgé « le Bistro de Suzie ». En 3 ans, j'avais fait plus pour moi qu'en 24 années de vie professionnelle. J'ai suivi une formation pour savoir gérer un bar-restaurant. Je revivais, Jeannot, tu m'entends, Jeannot, je RE-VI-VAIS. J'étais à ma place. J'ai encore plein d'idées. De plus, Madame la Maire me suit : elle voudrait tellement que son village retrouve un peu de couleurs et de joie de vivre : l'achat d'un jukebox à l'ancienne, d'un babyfoot, des réunions entre les anciens, les scolaires, des rencontres de belotes, de dominos, des thés dansants : tout ce qui peut rapprocher les hésitants et permettre la communication, le dialogue, rompre les solitudes, apporter du rire, de la distraction, de l'entraide... Assis, Jeannot la regardait s'agiter, s'illuminer en expliquant ses projets et, pour la première fois, il découvrit la salle, les grandes baies vitrées qui s'ouvraient sur la place du marché, les banquettes façon vieux cuir et leurs tables vintage, les tables rondes et leur pied central en fonte, les chaises et leurs coussins colorés, les lumières orangées qui donnaient une ambiance chaleureuse, et... « Là, Jeannot, tu ne m'écoutes plus » lui reprocha Suzie. « Mais si, mais si, le babyfoot, le flipper, les rencontres anciens/jeunes... » Un matin de mai, Suzie eut une idée lumineuse pour « réveiller » Jeannot. Elle s'approcha du groupe des collectionneurs :

« Je vous entends galérer avec vos voitures anciennes, de votre défilé à organiser avec l'Association des Vieux Tracteurs pour le 14 juillet, et, là, j'ai l'impression que vous n'êtes pas prêts ! »

« Ah ça, c'est vrai, nous ne sommes pas prêts du tout. Ma DS refuse d'avancer, elle cale tout de suite ; la R5 saute comme un cabri car elle ne trouve pas ses tours et Henri a eu la bonne idée de démonter entièrement sa Renault-Frégate pour savoir ce qui n'allait pas dans le moteur et, maintenant, il ne sait plus comment la remonter ! »

« Mais, les gars », s'exclama Suzie, « ouvrez les yeux ! Vous avez un AS de la mécanique à proximité ! Pourquoi ne pas lui demander conseil ? ».

« Ben, on n'ose pas trop, vue la tête qu'il fait, sombre et fermé à tout. »

« Justement, mettez-lui un peu de lumière ! Je suis sûre que ça peut marcher ! Et le premier qui l'interpelle, je lui paye un verre ! »

Et, le lendemain, à 7h00, alors que Jeannot touillait inlassablement sa noisette sur le comptoir, Dédé - un clin d'œil appuyé vers Suzie- l'apostropha :

« Eh, Jeannot, t'aurais pas une idée ? Ma DS boude, elle s'étouffe ! je ne sais plus quoi faire ... »

Lentement, Jeannot se retourna vers Dédé ;

« As-tu vérifié la tête de delco ? Les bougies sont peut-être encrassées ? As-tu purgé le circuit hydraulique ? »

« Ben, non, attends, approche, ça ne se fait pas de crier à travers la salle, car il y a aussi Maurice et Patrick qui sont en panne avec leur R5 et 2CV. Et Henry qui est coincé avec sa Frégate en pièces détachées. ».

Alors, Jeannot quitta son tabouret et s'approcha des collectionneurs aux mille problèmes. En fin de matinée, tout ce petit monde discutait, les idées fusaient, et Jeannot reprenait vie « Nous sommes peut-être sur la bonne voie » se dit Suzie en distribuant les sandwiches.

Au fil des jours et des semaines, le groupe des passionnés s'étoffait : on parlait bougies, allumage, vis platinées, embrayage, joints de culasse, courroie de transmission, Renault 4CV, Frégate, Mercedes 280 SE, Citroën Traction... Et Jeannot, au centre, questionnait, expliquait, dessinait un croquis et chacun écoutait avec attention, en prenant parfois des notes. Puis, l'idée d'un local ou mieux d'un garage avec fosse se fit entendre. « Allez voir Madame la Maire, elle pourra sûrement vous aider » : leur proposa Suzie.

Un samedi soir, Jeannot entra dans le bistro, un sac sur l'épaule : son bleu de travail était sale.

« Tu fais du sport maintenant ? »

« Non, non, attends, j'arrive Suzie, deux secondes ! »

Elle posa les verres sur le comptoir, versa la Suze et attendit, inquiète.

Et, soudain, Jeannot apparut : baskets blanches aux pieds, vêtu d'un jean et polo bleu ciel. Dans la grande salle, sa belle voix de baryton se fit entendre sur un air bien connu d'Edith Piaf :

« Non, rien de rien, non, je ne serai **JAMAIS** plus rien, grâce à toi, ma Suzie, j'ai retrouvé mon chemin ! »

Emue, les larmes aux yeux, Suzie leva son verre et Jeannot trinqua doucement avec elle, avec plus que de la tendresse au fond de ses yeux bleus.

« A ta renaissance, mon Jeannot ! »

« A ma renaissance, ma Suzie ! »

Et, sur une chaise, abandonné pour cette soirée, le bleu de travail semblait sourire...

# Un soir, au bar...

par Anne Marie Charpentier

« Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir.

Derrière ce comptoir, Suzie, la quarantaine bien épanouie, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt bleu ciel, lui adresse aussitôt un sourire.

- « Bonjour Jeannot ! Comment vas-tu ? »

Suzie respire la joie de vivre. S'affairant entre les verres, les boissons variées, les cocktails colorés, les commandes, elle est occupée à plein temps. La clientèle fidèle arrive peu à peu en cette fin de journée. Souvent, Jeannot vient ici passer de longs moments. Il commande une orangeade tout simplement, c'est un homme sobre. Il aime cet endroit où il retrouve le patron qui est devenu un ami au fil des années, dans ce bar insolite où il s'évade en pensée vers son pays natal, le Burkina Faso. Le patron, originaire lui aussi d'Afrique de l'Ouest, a voulu innover dans cette petite ville du nord de la France. Ambitieux et travailleur, il a réalisé son rêve. Dans son bar à thème, devenu une institution au cours des années, la décoration et les boissons proposées sont inspirées par le continent africain. Située dans une artère principale, sa devanture, colorée en jaune, vert et rouge, couleurs du drapeau du Burkina, est une invitation prometteuse. Sur le pas de la porte, Oumarou accueille chaleureusement ses clients. Son look ne laisse pas indifférent ; il arbore fièrement ses dreadlocks d'un noir d'ébène, coiffure savamment travaillée au crochet. Il y a mis quelques cauris, ces petits coquillages blancs utilisés autrefois lors de rituels religieux qui ajoutent à l'authenticité de sa coiffure. On pénètre dans une grande pièce toute en longueur. Pour celui qui aime voyager ou découvrir l'insolite, le dépaysement est complet. La salle est meublée de part et d'autre de grandes tables en bois sombre massif ; des sièges imposants, aux dossiers sculptés invitent au repos. Sur les murs de briques nues est accrochée une multitude de batiks, tissus peints représentant des scènes de villages ou des animaux. Le plafond est dissimulé sous un immense bogolan, toile en coton teint, décorée de dessins géométriques, dans les tons beige, noir et marron, à la mode de l'Afrique de l'Ouest. Sur le comptoir est assis un « sage » imposant en bois sculpté, calotte de tissu sur la tête et sari de toile beige sur les épaules, impressionnant. On le croirait en méditation. Son regard pénétrant vous plonge dans la réflexion intérieure. De magnifiques statues de bronze, grandeur nature, réalisées à la cire perdue, ajoutent à la beauté de l'endroit. Ouvrages d'artistes chevronnés

représentant ici, un porteur d'eau, là, une femme portant son bébé dans le dos, un peu en retrait un joueur de djembé. Au fond de cette pièce, un peu sombre, ce qui ajoute à l'ambiance magique du lieu, une large porte vitrée donne accès à la terrasse, où les clients aiment se rassembler lorsque le temps se fait clément. Le décor est encore plus insolite. Trois palmiers majestueux se dressent en ornement contre les hauts murs de briques qui ceinturent le lieu. Une tête d'éléphant, grandeur nature, est accrochée. Dans un angle, une grande paillote offre de l'ombre. Ici, entre les nombreuses tables et les sièges aux sculptures savamment travaillées, c'est l'endroit idéal pour favoriser le dépaysement, un lieu hors du commun. L'âme de Bob Marley plane. Sa musique s'élève et les murs résonnent de reggae roots et de musique jamaïcaine. Le patron a su attirer de nombreux clients de toutes les classes sociales et de tous âges. C'est un endroit tranquille où l'on se sent bien. Autour de cocktails avec ou sans alcool, recettes secrètes d'Oumarou, on discute jusqu'à une heure avancée dans ce sympathique bar de nuit.

Pour Jeannot, c'est un havre de paix. Il y retrouve parfois des compagnons de labeur, les mineurs, des Français et d'autres travailleurs venus de pays différents, de Pologne ou du Maroc. Beaucoup tissèrent entre eux des liens solides d'amitié. L'intégration de Jeannot fut facile. Ses copains l'avaient baptisé Jeannot, lui, Alassane, le burkinabé aux yeux marrons, à la peau foncée et aux cheveux noirs crépus. Mais pourquoi ce surnom ? Dans le fond de la mine, sa lampe allumée, vissée sur le crâne, on ne voyait de lui que le blanc des yeux et les dents éclatantes de blancheur au milieu de la nuit sous la terre inhospitalière. Le surnom était une évidence. Ses copains ne s'y étaient pas trompés, il leur faisait penser à Jeannot lapin, imaginé par l'écrivaine Beatrix Potter bien connue. Il avait accepté ce surnom, n'y voyant pas de malice. Il faisait désormais partie de la grande famille des mineurs.

Pendant près de quarante ans, Jeannot fut assidu au travail, malgré la fatigue, la peur, la crasse, l'obscurité, la chaleur suffocante, la menace du coup de grisou. Il rencontra son épouse, une fille aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds, ce qui l'avait séduit. Elle travaillait aussi à la mine où ils firent connaissance. Elle l'aida à se familiariser avec cette vie si différente de ce qu'il avait connu dans son enfance. Pour lui, tout fut découverte. Ici, le soleil se lève tôt et se couche tard ; chez lui, il fait nuit à 18 heures et il fait jour à 6 heures, cela en l'espace de quelques minutes, quelle que soit la saison. Il devait maintenant supporter le froid si vif en hiver. Il rencontra sa future belle-famille et fit rapidement leur conquête grâce à sa gentillesse. Ils pensèrent que c'était un homme bien. Leur fille était épanouie. Elle serait heureuse avec lui, ils n'en doutaient pas. D'emblée, il appela ses futurs beaux-parents « Papa » et « Maman », comme c'est la coutume en Afrique où règne un profond respect envers les aînés. Le mariage fut célébré dans l'intimité, sa famille étant loin. Le couple

s'installa dans un logement attribué aux travailleurs de la mine. Chauffées gratuitement avec le charbon, les habitations forment les coronas, ces cités où tout le monde se connaît et s'entraide. Jeannot apprécia cette vraie chaleur qui vient du cœur ; lui qui se sentait parfois déraciné. C'était sa décision, sa vie avait pris une autre direction. Des regrets l'assaillaient parfois, trop souvent même. On assume ses choix au cours d'une vie ; assumer ne veut pas dire oublier. Courageux, Jeannot avait les pieds sur terre. Ne lui en avait-t-il pas fallu du courage pour quitter sa terre natale, se lancer dans l'inconnu. En France, désormais, il formait un couple avec Clémentine, sa jeune femme à la peau si blanche qu'il en était encore ébloui. Ils eurent rapidement deux fils, deux adorables petits métis qui firent leur bonheur et la joie de leurs grands-parents. Après quelques années, Jeannot, mineur de fond, se fit remarquer par ses supérieurs qui appréciaient son sérieux, son souci de l'autre et sa soif d'apprendre. Il fut nommé contre-maître, porion comme on dit à la mine. Il en ressentit une grande fierté. Il cultivait quelques légumes dans le jardinet jouxtant son logement qu'il entretenait avec grand soin depuis de nombreuses années. Le petit dépannage était devenu sa passion. Dans la cité, chacun connaissait Jeannot le bricoleur et faisait appel à ses services. Peu de pannes lui résistaient. Sa bonhomie faisait miracle et l'on était heureux de le recevoir. Il connaissait la vie de bien des familles. Certains s'épanchaient, les confidences étant souvent de mise. On lui confiait des joies, des soucis, parfois des chagrins. Mais de lui, on ne savait rien. Il n'évoquait jamais sa vie privée.

Aujourd'hui, Jeannot est à la retraite ; il a maintenant dépassé la soixantaine. Ce qui devrait être un moment de bonheur, de repos mérité, est pour lui un triste état de solitude. Ses fils, après leurs études, ont quitté le logis. Le premier est parti vivre au Canada où il mène une brillante carrière dans l'informatique. Le second, médecin, s'est engagé dans une ONG au Sénégal. Jeannot se retrouve seul. Son épouse l'a quitté quelques mois plus tôt, victime d'une longue maladie. Il est désespéré. La maison qui a abrité sa famille est pleine de souvenirs ; cette maison que la Mine lui a cédée contre une modique somme d'argent, il a décidé de la garder, c'est sa vie, le fruit de son labeur. C'est sa récompense. Ses proches voisins, retraités eux aussi, avec qui il a lié une grande amitié, l'invitent chaque samedi soir à partager leur repas. Ils aiment qu'il leur raconte sa vie au temps de sa jeunesse. Eux qui n'ont jamais quitté le Nord de la France, il les emmène dans la brousse, sous le soleil brûlant, sur la terre ocre des pistes, dans les nuages de poussière à chaque croisement de véhicule ; sur les marchés animés et colorés où se vendent tissus chatoyants, sacs, chaussures, vêtements, fruits et légumes. De la nourriture fraîchement cuisinée s'échappent les effluves du tô à la sauce mongo ou du poulet yassa. Tout cela dans un joyeux tohu-bohu. Il les promène dans les rues de son village, pénètre avec eux dans les cours où retentissent les cris joyeux

des enfants. Là, il leur décrit les femmes qui y préparent le repas, assises sur les tabourets autour du poêle où le bois se consume lentement. Il sait si bien évoquer sa vie là-bas qu'ils ne se lassent pas de l'écouter. Lors de ces soirées, Jeannot se met à rêver.

Et s'il retournait au Burkina Faso ? Pas pour y vivre bien sûr, mais en touriste. Il reverrait sa famille, ses nombreux frères et sœurs qui n'ont pas pu ou pas voulu quitter la terre natale. Ses parents sont morts depuis longtemps, il n'aurait que leur tombe où se recueillir. La fratrie serait peut-être jalouse de sa vie à l'étranger, comment serait-t-il accueilli ? Ils vont s'imaginer qu'il est riche. Or, il n'est pas riche. Il s'en est sorti, tout simplement, lui Alassane, l'Africain sans diplômes mais travailleur et honnête. Sa ténacité et son courage lui ont valu l'estime de tous.

Finalement, Jeannot a décidé de partir trois semaines, il va revoir son village. Il a pensé à son épouse Clémentine qui voulait tant le connaître. C'est du passé. Il se dirige maintenant vers un autre passé, celui qu'il a voulu oublier, qui le hante malgré lui. Accueilli à bras ouverts, il a retrouvé sa grande famille, a fait connaissance avec les neveux et les nièces. Beaucoup de membres de son entourage, un frère et une sœur également, ont disparu ; la malaria fait encore tant de victimes. Il faut être robuste pour survivre ici. Après les effusions de la joie du retour, Jeannot est allé se recueillir sur la tombe de ses parents. Il repense à Aminata, son amour de jeunesse. Il ne l'a jamais oubliée. Ils ont grandi dans le même village, ont partagé tous leurs jeux d'enfance, leur insouciance et surtout leur amour profond l'un pour l'autre. Ils se sont aimés passionnément, ils avaient quinze ans. Tout cela explose dans sa tête. Malgré le soleil brûlant, il frissonne.

Ses souvenirs le submergent. Aminata avait beaucoup souffert à la naissance de leur petite fille qu'ils avaient décidé d'appeler Djamilatou. Épuisée par les douleurs de l'accouchement, elle avait perdu connaissance. Qu'allait devenir le bébé ? Jeannot avait seize ans, il n'avait pas son mot à dire. Une voisine lui avait conseillé d'aller en ville rapidement pour reconnaître son enfant à la mairie. Il s'était mis aussitôt en route, marchant et courant tout à la fois, dans la brousse puis sur la piste, aveuglé par la poussière soulevée par le trafic incessant des camions. Les formalités remplies, l'esprit perturbé, après de longues heures d'attente, il avait réussi à trouver un bus qui l'avait ramené au village. Les éclats de voix s'entendaient de loin tandis qu'il se rapprochait de la cour. Il se hâtait, impatient de revoir Aminata et sa petite fille. Dès qu'il était apparu, le silence s'était fait, les visages s'étaient détournés. Que s'était-il passé ?

- « Où est mon bébé ? Où est Aminata ? »

Il était allé voir la voisine qui lui était venue en aide.

- « Mon pauvre Alassane ! Pendant ton absence, elles ont été emmenées au Mali ! »

- « Mais pourquoi ? »

Alassane, effondré, ne sut jamais ce qu'elles étaient devenues. Désespéré, il décida alors de partir pour la France.

Depuis son retour du Burkina, Jeannot a pris l'habitude de venir se ressourcer dans le bar. Il a le cœur lourd. Il y a des jours comme ça où la morosité vous envahit. Ah ! les souvenirs... Rien ne s'oublie. En Afrique, Jeannot a cherché sa fille et Aminata. Il ne les a pas retrouvées. Sur les livres de l'état civil, Djamilatou est bien enregistrée. Selon les villageois qui ont connu Aminata, lorsqu'il était parti en ville pour déclarer la petite fille, les deux familles, de religions différentes, n'avaient pas réussi à se mettre d'accord. Il y avait eu beaucoup de palabres, discussions interminables pour prendre des décisions.

La porte du bar est ouverte et diffuse la musique reggae qu'il affectionne. Le patron va sûrement lui parler du pays, lui qui y retourne chaque été.

Sur le seuil, Oumarou lui tape amicalement sur l'épaule.

- « Alors, mon ami, tu n'as pas l'air bien gai ce soir ! »
- « Tu as raison ; je repense au passé. »
- « Ah ! la nostalgie. Aurais-tu le mal du pays ? Va donc demander à Suzie de te servir un cocktail au gingembre, celui que tu préfères. Je te l'offre ! »
- « Merci Oumarou ! Ah ! Suzie est revenue. »
- « Oui, elle a passé son mois de juillet au Burkina Faso. Au village, elle a retrouvé une vieille femme qui a connu sa mère. »

Suzie a fière allure avec ses longues tresses noires relevées en chignon. Elle arbore de grosses boucles d'oreilles dorées qui mettent en valeur sa peau d'ébène. Dans ce bar africain, elle se sent à l'aise. Elle y ressent quelque chose d'indéfinissable. C'est un attrait, un bien-être, une sérénité qu'elle éprouve dans ce lieu baigné de culture africaine. Elle eut une histoire de famille compliquée. C'est en France qu'elle s'épanouit après avoir été adoptée à l'orphelinat par un couple français. Elle fut choyée par toute la famille. D'humeur joyeuse, elle se fit de nombreuses amies dès l'école maternelle. Lors de son entrée en sixième, elle fut inscrite dans une école privée. Elle devait parfois oublier les railleries de certains enfants qui se moquaient de sa peau foncée. Des larmes coulaient, les enfants sont cruels entre eux. Ses parents ne lui avaient jamais caché son adoption. Ils lui avaient seulement révélé son prénom africain et le nom du village du Burkina où elle était née. Suzie,

volontaire s'était promis de réussir dans ce pays qui ne devait pas être le sien. Ses parents, fiers d'elle lorsqu'elle eut la mention Très Bien au baccalauréat, avaient financé ses études dans une grande école. Elle brillait par son intelligence, ses capacités intellectuelles. Courageuse et déterminée, elle obtint son diplôme de fin d'année après cinq années de travail acharné. Elle trouva un emploi dans une banque, ce dont elle avait toujours rêvé. Maintenant, elle voyage ; on l'invite à des soirées où elle ne passe pas inaperçue, sa gentillesse et son sourire charment son entourage. Sa couleur de peau n'est plus un obstacle. Elle s'habille de façon élégante et recherchée. Elle a son style.

Est-elle heureuse ? Elle est jolie, réussit tout ce qu'elle entreprend. Qui peut deviner sa souffrance ? Elle s'interroge sur ses origines.

Elle aime se plonger dans l'ambiance africaine. Souvent, elle vient passer ses débuts de soirée dans le bar du centre-ville. Oumarou, le patron, la connaît bien maintenant. Quand il y a affluence, elle se propose même pour aider au service derrière le comptoir. C'est sa façon à elle de renouer avec son passé.

Sa meilleure amie, Alexandra, qu'elle a connue en études supérieures, est sa confidente. Un soir, Suzie lui annonce :

- « Je pars au Burkina Faso deux semaines en juillet. Je veux savoir d'où je viens. Pourquoi m'a-t-on abandonnée et placée dans un orphelinat ? »
- « Je te comprends Suzie. Je suis sûre que ta mère adoptive te comprendra également. »
- « Justement, je lui en ai parlé hier soir. Elle est inquiète ; elle est persuadée que je ne vais pas revenir. Elle est tellement triste depuis que mon père est mort. Je lui ai bien expliqué le pourquoi de ma démarche. Je ne serai épanouie que lorsque je connaîtrai mes origines. Mes parents biologiques sont peut-être en vie. Je veux savoir. Quelque chose m'a intriguée. Elle m'a fait promettre de ne jamais lui en vouloir, quoique je découvre. » Alexandra est stupéfaite.
- « Mais pourquoi t'a-t-elle dit ça ? C'est très étrange. »

Oumarou interpelle Suzie :

- « Offre un cocktail au gingembre à mon ami Jeannot, il a du vague à l'âme ce soir ! »

Jeannot, toujours en bleu de travail, observe la jolie serveuse qui dépose un verre sur le comptoir. Elle y verse une grande quantité de jus de gingembre, agrémenté de jus de bissap, cette fleur d'hibiscus rouge que l'on trouve en Afrique. Un peu de glace pilée, une feuille de menthe, voici une belle présentation pour cette boisson exotique et rafraîchissante. Elle lui avance son verre garni d'une paille en bambou.

- « Tiens Jeannot ! Voici un cocktail qui redonne le moral. »

- « Merci Suzie. Ton sourire et ta bonne humeur font plaisir à voir. »

Suzie est rentrée du Burkina. Elle connaît les circonstances de sa naissance. Elle se balance au rythme de la musique. Dans ce bar africain qui lui rappelle ses origines, elle se sent bien.

Jeannot saisit son verre et va s'asseoir à une table encore inoccupée. Le bar est pour lui un lieu de détente où il aime rêver. Tout lui rappelle son pays. En sirotant lentement son cocktail, il observe discrètement Suzie.

Il ne peut s'expliquer ce magnétisme qu'elle exerce sur lui. Ils ont sympathisé dès le début. Ils ont eu le temps d'échanger des confidences. Suzie lui a posé beaucoup de questions sur sa jeunesse. Jeannot s'est livré facilement, lui l'homme secret. Il a été ébranlé lorsqu'il a appris qu'ils étaient originaires du même village du Burkina Faso. Il la regarde évoluer derrière le comptoir, souriante, adressant un petit mot gentil aux clients. Parfois, vous pousse une force contre laquelle on ne peut lutter. Pourquoi ce soir ?

Soudain, Suzie qui bavarde avec un client, éclate de rire, un rire en cascade, sonore et joyeux. Mais oui ! Jeannot ferme les yeux, il comprend tout à coup le pourquoi de son bien-être dans ce bar africain. C'est une évidence ! Ce rire, il le reconnaît, c'est celui d'Aminata, le grand amour de sa jeunesse. Son amour perdu à jamais. Cette révélation le laisse en état de choc.

Il se lève précipitamment, se dirige vers le comptoir, agrippe les deux bras de Suzie. Le visage transfiguré. Il lui dit :

- « Suzie ! Ou devrais-je dire Djamilatou ? Serais-tu ma fille ? »

Surprise, troublée, choquée, elle ne sait plus. Pendant quelques secondes, l'atmosphère du bar semble se figer autour d'eux. Elle dégage ses bras. L'évocation de ce prénom par Jeannot la déstabilise. Une chaleur insupportable puis un froid intense traversent son corps qui semble lui échapper. C'est une véritable onde de choc.

Très vite, elle se ressaisit. Ils échangent leurs regards pleins de questions et d'espoir. Serait-ce possible ?

- « C'est incroyable ! dit-elle. Au village, ils m'ont raconté mon histoire. Alors, tu serais mon père ? »

- « Oui, je le crois, Suzie. Lorsque j'ai entendu ton rire, cela m'a rappelé celui de ta mère qui doit être morte. »

- « Mais de quoi parles-tu ? Je l'ai rencontrée ! Elle vit au Sénégal. » Mais cela est une autre histoire.

# Le scoubidou

par Nicole Lambert

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir. Il faut l'imaginer, les yeux égarés à explorer ce décor étranger. Jeannot, il n'est jamais rentré dans un Mac Do, jamais il n'aurait imaginé se trouver dans un tel lieu. Suzie, face à lui, est gênée. Mais elle enchaîne, comme s'il était un client ordinaire.

- Et pour vous Monsieur ?
- Je prendrai un café bio.
- Très bien, allez vous asseoir, je vous l'apporte.

Décontenancé, Jeannot range son porte-monnaie, les doigts tremblants, et d'une démarche hésitante va s'installer à une table voisine. Il regarde autour de lui cet univers inconnu à l'atmosphère impersonnelle. Des jeunes gens, à deux tables de lui, croquent à pleines dents dans des hamburgers dégoulinants de fromage.

Il semble perdu dans ses pensées lorsque Suzie lui amène son café et s'assoit à côté de lui. Une larme glisse dans le creux de sa joue :

- Papy, je suis désolée, je suis obligée de travailler ici pour payer mes études à SciencePo.

Il prend un air renfrogné, met un sucre dans son café et le remue sans lever les yeux. Il paraît tendu, incapable d'établir une relation avec sa petite-fille. La froideur du lieu semble pénétrer ses viscères et le figer. Soudain, les doigts de Suzie se posent sur sa main et la serrent avec tendresse. Il lève la tête, la regarde, les yeux humides. Il bredouille avant de dire avec douceur :

- Ce n'est pas grave ma chérie, je t'aime tu sais.
- Coupez !

La voix d'Antony brise le silence émouvant qui s'était installé. Avec la légèreté d'un papillon qui se pose sur une fleur, il arrive sur la scène en disant avec enthousiasme :

- C'était parfait ! On était vraiment avec vous, vous nous avez captivés, bravo ! Mais Jeannot, il y a un truc quand même qui ne va pas, c'est ton habit. Pourquoi tu portes toujours ce bleu de travail ? On dirait un ouvrier retraité !

Déconcerté, Jeannot regarde Antony, puis Suzie d'un air étonné. Elle hésite, sourit, se mord la lèvre inférieure avant de dire au metteur en scène :

- Excuse-moi Antony, c'est une blague, c'est moi qui lui ai dit de s'habiller tout le temps en bleu de travail.

Jeannot se lève brusquement et lance à Suzie d'une voix cinglante :

- Tu me le paieras !

Et d'un pas décidé il sort de la pièce en pestant.

- Ça ne va pas Suzie, tu déconnes ! Tu vas tout foutre en l'air avec tes bêtises ! s'exclame Antony. Mais elle ne le laisse pas finir, d'une démarche empressée, elle court rejoindre Jeannot au vestiaire, sa longue jupe violette ondulant avec légèreté. Elle arrive alors qu'il est en train d'enfiler sa veste pour partir.

Jeannot se sent humilié et honteux de s'être fait berné par la jeune femme. D'un tempérament jovial et bienveillant, il se laisse rarement emporté par ses émotions. Mais là, il se sent trahi. Avec Suzie, ils ont développé une relation de connivence et de confiance. Il est charmé par sa jeunesse, son espièglerie, son attitude effrontée. Avec elle, il a l'impression de renouer avec la fraîcheur de ses trente ans. Mais à présent, il est dans tous ses états.

- Excuse-moi Jeannot, je m'en veux vraiment, je n'aurais pas dû te dire de t'habiller ainsi.
- Ce n'est vraiment pas marrant, lâche-t-il d'un ton vexé.
- C'était pour détendre l'atmosphère, Antony est trop stressant.
- Oui c'est vrai. Il aurait pu au moins changer nos prénoms, moi j'ai du mal à rentrer dans mon personnage.
- Non, ce n'est pas vrai, tu es excellent dans ton rôle de paysan indigné par la malbouffe !
- Oui, mais avec tes bêtises, c'est moi qui passe pour un plouc. En plus il va se rendre compte que je n'ai pas lu tout le texte.
- Non, on inventera une parade, ne t'inquiète pas, je trouverai. Allez, la répétition est finie pour aujourd'hui, je t'invite chez moi boire un verre pour me faire pardonner. Ça me ferait plaisir que tu viennes.
- Bon, c'est d'accord, mais tu me jures de ne plus recommencer.
- C'est promis Jeannot, je suis vraiment navrée.

Arrivés à l'appartement, Suzie va préparer des cafés dans la cuisine tandis que Jeannot rentre dans le salon et s'installe sur le canapé. Assis confortablement au milieu de coussins moelleux, il lâche un soupir de détente puis ses yeux bleus parcourent la pièce. Celle-ci est vaste, il en apprécie les

couleurs aux tonalités délicates. Du jaune pastel pour les fauteuils et du bleu azurin tapisse les murs. Rapidement, il aperçoit le bazar régnant un peu de partout. Des choses traînent çà et là, un coussin est abandonné sur le sol, un tas de linge attend d'être rangé. Ce fabuleux fouillis est à l'image de Suzie, à l'image de son désir impérieux de bousculer l'ordre des choses. A côté d'une table à repasser, Jeannot remarque, fixé au mur, un grand cadre de bois avec des photographies. Poussé par sa curiosité, il se lève pour les voir de plus près. Il reconnaît Suzie, un peu plus jeune, qui pose souriante avec une amie de son âge. Sur une autre photo, un petit chien au regard quémendeur se blottit dans ses bras. Jeannot sourit devant cette scène attendrissante. Il se dit que malgré ses dérapages, Suzie est vraiment attachante. Sur la droite, une photo aux couleurs vives attire son attention. Il est stupéfait, c'est... Patricia... oui c'est bien elle... elle avait disparu de sa mémoire... il y a si longtemps. Il ressent alors comme une vague remonter en lui, avec les mêmes sentiments qu'il vivait à l'époque, si intenses. Ils s'étaient tant aimés tous les deux, d'un amour passionnel et fougueux... mais leur rencontre n'avait duré que trois semaines. Un jour, Jeannot était rentré du travail et Patricia n'était plus là. Il n'avait pas compris pourquoi elle était partie, il ne l'avait jamais revue. Il est surpris de voir cette photo, il se demande ce qu'elle fait là.

- Ça va Jeannot ? Elles te plaisent mes photos ? s'exclame Suzie en posant un plateau sur la table basse.
- Oui, je te trouve splendide sur celle-ci, répond-il en lui montrant une photo.
- Mais qui est cette dame, avec l'écharpe rouge ?
- C'est ma mère, je lui ressemble non ? dit-elle en rehaussant sa tête d'un air fier.
- Et à côté d'elle, c'est ton père ?
- Non, c'est Jacquy, mon beau-père. Je n'ai pas connu mon père.
- Ah bon ? interroge Jeannot les sourcils froncés.

Elle lui explique alors que Jacquy avait été présent très tôt, lorsqu'elle était toute petite, et qu'il avait été pour elle comme un vrai papa. Tout en lissant ses longs cheveux auburn, elle lui confie qu'elle aurait quand même aimé connaître son père, combien il lui a manqué. Elle lui décrit tous ces moments où elle ressentait son absence, cet immense vide qu'elle éprouve encore aujourd'hui.

- Je suis touché Suzie par tes confidences. J'imagine ce que tu peux ressentir et combien ce doit être difficile pour toi.

Suzie est émue par les paroles affectueuses de Jeannot, elles ont la douceur de la prairie fleurie où elle aime se promener l'été. Elles ont la couleur des caresses réconfortantes.

Elle hésite avant d'ajouter que sa mère n'a jamais voulu lui parler de son père, qu'elle en ressent une grande peine.

Jeannot comprend un peu mieux la personnalité de Suzie. Si elle met constamment en avant son côté rebelle, elle n'en est pas moins fragile. Il voit combien c'est une manière pour elle de se protéger d'une sensibilité qui risque de la faire vaciller. Bouger tout le temps pour remplir ce vide abyssal, aller de l'avant pour ne pas se laisser happer par le néant. Souvent Suzie l'exaspère, il a du mal à supporter son caractère emporté. Elle le perturbe, oui, mais ça ne l'empêche pas de lui porter une grande affection. Au fond de lui, il aime bien être bousculé par la jeune femme.

- Au fait, Suzie, tu as quel âge ?
- J'ai 31 ans.

Jeannot fait un rapide calcul mental. Il est troublé. Mais Suzie ne s'en rend pas compte, elle poursuit la discussion en lui disant qu'elle ne désespère pas, qu'elle compte bien arriver à faire parler sa mère. Elle doit partir la retrouver prochainement, son objectif premier : en connaître plus sur son père et savoir également à quoi il ressemblait.

- Elle ne t'a jamais montré de photo ? lui demande Jeannot étonné.
- Non, malheureusement. C'est pour cela que je ressens ce vide, il y a comme une part manquante en moi. Mais la prochaine fois, c'est décidé, soit elle capitule, soit je fouille dans ses affaires, annonce-t-elle en échangeant un regard complice.

D'une voix enjouée, elle précise que sa mère vit en Corse avec Jacquy, qu'ils se sont rencontrés là-bas. Suzie se réjouit à l'idée de les retrouver, elle aime la quiétude de l'île dont elle évoque les paysages magnifiques qu'elle découvre lors de ses longues balades. Ses visites constituent pour elle de réelles vacances, qui la boostent aussi bien physiquement que mentalement.

Se confier à Jeannot lui apporte un soulagement. Comme si sa peine, si longtemps confinée, pouvait se dire librement. Les mots s'écoulaient comme un filet de miel onctueux. Suzie continue :

- Un jour, j'ai tellement harcelé ma mère – tu me connais bien maintenant, tu sais combien je peux avoir un sale caractère quand je m'y mets – je l'ai tellement harcelée qu'elle a accepté de me donner un objet qui appartenait à mon père. Attends, je vais le chercher, je le garde précieusement comme un trésor.

Suzie sort du salon avec entrain. Jeannot en profite pour regarder une nouvelle fois la photo, les souvenirs se bousculent dans sa mémoire. Il se revoit avec Patricia, marchant main dans la main le long de la plage une nuit de pleine lune. Ils jouent avec les traces de leurs pieds nus sur le sable, dessinent un cœur, le regardent disparaître au passage des vaguelettes qui s'échappent de la mer scintillante. Portés par l'ivresse de leur passion, ils s'étreignent amoureusement et se murmurent des mots tendres.

Suzie revient avec un joli étui de coton imprimé. Elle l'ouvre et tend un objet à Jeannot en disant :

- Il est beau, non ?

Il prend l'objet tandis que Suzie, d'un pas silencieux, va s'asseoir près de la table basse pour prendre son café. Jeannot regarde l'objet bouche bée : c'est un scoubidou torsadé bleu accroché à un anneau de porte-clés. Il le serre délicatement dans ses doigts en fermant les yeux. Son cœur bat plus fort qu'un roulement de tambour. Une immense tendresse l'envahit, il est ému. Il est sûr à présent, Suzie est sa fille.

# L'alambic

par Philippe Floriot

Il faut imaginer Jeannot, toujours en bleu de travail, même à la retraite, face à Suzie, de l'autre côté du comptoir. Elle, avec son éternel tablier bleu pâle, à fleurs – roses, les fleurs, pâles également, suite aux fréquents lavages – sert les clients du seul café du village. Ses parents l'avaient prénommée Suzanne, mais tout le monde l'appelait Suzie.

- Tu ne peux pas te bouger un peu ? T'as fait quoi de la journée ? Boire, jouer aux cartes avec les clients et trainer dans la remise ! C'est bien beau la retraite, mais est-ce que je le suis moi, à la retraite ? Ah, les belles paroles, avant, quand tu travaillais « mais oui ma chérie, tu verras, je t'aiderai au bar. » Et aujourd'hui ? Rien ! Bon, maintenant que la journée se termine, vas me chercher les caisses à la réserve que l'on dégage les bouteilles vides.
- Oui, mon amour.

Toujours égal à lui-même Jeannot, soumis, obéissant.

Cela fait plus de quarante ans qu'ils se connaissent. C'était avant-guerre, la Première. À quatorze ans, Suzie était déjà derrière le bar à aider le paternel. Un établissement donnant sur la place du village, le café en rez-de-chaussée, l'habitation à l'étage. À l'arrière, une remise assez vaste sert de lieu de stockage pour les boissons et denrées alimentaires. Un jardin avec un puit et un pré prolonge l'arrière-boutique. À l'intérieur du bar une pompe à eau manuelle facilite le service ; en attendant l'installation de l'eau courante.

Née avec le siècle, elle a toujours connu le bistrot. Au décès de ses parents, c'est elle qui a repris l'affaire. Et elle sait la faire tourner. Elle a rajouté un coin épicerie en plus du bar. Sur la peinture verte délavée, elle a collé une tapisserie moderne, avec des motifs de roses alignées sur fond bleu pâle « pour égayer l'établissement » dit-elle. Elle a gardé les quelques tables où les hommes du village viennent jouer aux cartes. Des habitués. De bons clients. Le seul endroit du village qui rassemble une vie sociale. Ah bien sûr, il y a l'église. Mais elle ne réunit les fidèles qu'une fois par semaine. Et encore, surtout les femmes. Son bistrot, c'est tous les jours. Même le dimanche. Il faut voir, après la messe, ces familles endimanchées qui se pressent sur la place et viennent prendre

l'apéritif. Les femmes rentrent plus tôt, préparer le repas. Les hommes restent entre eux, parfois quelques enfants – les garçons – les accompagnent. Il faut bien commencer leur éducation. La socialisation se fait autour d'un verre de blanc d'Auvergne. Aux beaux jours, les tables sont sorties en extérieur.

Lorsqu'on pousse la porte, un carillon retentit. Elle l'a toujours connu, cette clochette lorsqu'un client pénètre dans le bar. Tellement qu'elle n'y fait même plus attention. Mais elle a développé un second sens lié à l'habitude. Elle lève la tête pour voir qui arrive, sans même se rendre compte que la cloche a sonné.

- Bonjour Bébert, qu'est-ce que je te sers ?

Elle sait qu'il va lui répondre « comme d'habitude. » Sans attendre elle attrape la bouteille de blanc et le petit verre ballon. Elle les connaît tous, les clients. Ils sont du pays comme on dit.

Elle les appelle par le prénom, ou le surnom le plus souvent. Pour certains, elle n'oserait pas utiliser le prénom. Ceux des deux grandes familles qui possèdent la moitié des terres. Ceux-là c'est : Monsieur Charrier, ou Monsieur Borlois. Ils ne viennent pas souvent. Lorsqu'ils passent c'est qu'ils ont à faire avec l'un ou l'autre des habitants. Les affaires se traitent en lieu neutre. Alors ils s'assoient à une table et chacun sait qu'il ne faut pas s'approcher. Suzie, elle a appris la diplomatie sur le tas comme on dit. Le café a été son école. Pourtant, à l'école, elle y est allée, plus jeune, au début du siècle, elle a même obtenu son certificat d'étude à treize ans. Elle aurait pu partir à la ville, chez Michelin dont l'activité en pleine croissance nécessitait du personnel technique et administratif. Ou à la mine, dont l'administration avait besoin de main d'œuvre féminine. Elle a préféré rester auprès de ses parents pour les aider dans le commerce. Un boulot plus rude, mais un choix qu'elle a fait volontairement. C'est qu'elle a du caractère Suzie. Elle tient ça de son père. Un homme bourru qui tenait le bar d'une main de maître. Personne ne lui a jamais manqué de respect à Bertrand. Il savait remettre certains clients à leur place. Auprès de lui, Suzie a appris bien plus que si elle avait poursuivi ses études au collège ou travaillé comme commis d'administration. Elle a découvert le monde, la gestion d'une entreprise, la psychologie, surtout celle des hommes. Désormais à la barre de l'estaminet, c'est elle la patronne et chacun le sait. Même Jeannot, son mari.

Jeannot grand échalas dégingandé, mais encore robuste pour ses presque 60 ans. Il n'a pas toujours travaillé au café. D'une famille d'agriculteur, Jean est l'aîné de six frères et sœurs. La ferme ne suffisait pas à nourrir toute la famille, il a quitté l'école à douze ans pour aider sur l'exploitation. Faut dire qu'il n'était pas très studieux. Il préférait l'activité manuelle. Habile de ses dix doigts, il réparait déjà l'outillage agricole. A treize ans il est parti embaucher à la mine. Son travail rapportait toujours un peu d'argent à la maison. En grandissant, naturellement, il a accompagné les copains

au bistrot. C'est là que ses camarades ont commencé à l'appeler Jeannot. Le surnom lui est resté. Il y croisait Suzie, sans trop y prêter attention.

Puis est arrivée la guerre. Il fût mobilisé un temps et envoyé sur le front belge avec les camarades, un fusil entre les mains. Sur ses papiers militaires, on pouvait lire « Jean dit Jeannot Poiseuille ».

Dans le paquetage, le quart de vin – le Père pinard – comme on l'appelait et la ration d'eau de vie lui permettait, comme aux autres conscrits, de supporter l'horreur. Lui qui avait commencé à boire au troquet avec les copains s'est alors mis à consommer pour tenir le coup loin du pays, pour se remonter le moral lorsque le soir tombait sur les champs dévastés, pour oublier la peur au petit matin lorsque les premiers canons ennemis se mettaient à tonner, pour l'aider à tirer sur d'autres jeunes dans les fossés, en face.

C'est en avril 1915, en sortant un gradé blessé d'un abri gazé, qu'un éclat d'obus lui entailla une partie de la cuisse gauche. Également intoxiqué, il eut la vie sauve en se protégeant le visage d'un chiffon enduit de son urine – c'était la recette qui se colportait au front pour se protéger du chlore. Il fut décoré, démobilisé et retourna chez lui une fois soigné. Outre une légère claudication, il conserva des traces aux poumons et le souvenir des atrocités vécues sur le terrain. Tant de copains fauchés en pleine jeunesse dans les tranchées, les morceaux de la chair des compagnons d'infortune éparpillés. Et l'odeur, ah l'odeur ! Celle du sang, de la sueur, de la merde. Lui qui n'était pas causant se renferma encore plus sur lui-même, et continua à boire.

Une fois remis sur pieds, il fût mobilisé sur place à la houillère pour participer à l'effort de guerre. Malgré sa blessure, il avait repris son vélo pour se rendre au travail. Ne pouvant retourner à la fosse, il fut affecté à l'entretien des machines. L'encadrement avait détecté chez lui son habileté manuelle. Il a bénéficié en interne d'une formation à la soudure. Bien secondé, il a vite su se rendre indispensable.

Par habitude, il continua à passer au bar, le soir après le travail, son éternelle salopette bleue sur le dos. Il y avait moins de clients, aussi Suzie et lui se rapprochèrent. Il restait parfois jusqu'à la fermeture. Il s'asseyait à une table, parfois avec quelques copains, ou avec Bertrand, à parler du travail à la mine ou échanger sur le bistrot. Il n'arrivait pas à évoquer la guerre. Le plus souvent, il restait seul des heures à la regarder astiquer les verres et servir les clients de passage. La voir ainsi se démener le rassurait.

- Allez, oust ! C'est l'heure de partir, on ferme.

Elle le mettait gentiment, mais fermement, dehors.

C'est elle qui fit le premier pas, quelques jours avant Noël 1917, malgré leurs cinq ans de différence d'âge, avec l'accord tacite de son père qui ne voyait pas d'un mauvais œil ce jeune homme intégrer le cercle familial. C'est que ça paie bien la mine. Et il y a des avantages sociaux... C'est qu'il calcule tout Bertrand.

Ils se sont mariés peu après-guerre. Malgré leurs caractères opposés il y avait de la tendresse chez ces deux-là. Elle, toujours active ne supportant pas de le voir assis sans rien dire, sans rien faire. Lui, posé, silencieux, soignant ses poumons à la cigarette et sa mélancolie à la gnôle.

- Bon ! tu vas te bouger, il y a plus malheureux que toi sur cette terre. Va donc me chercher une caisse de bières au cellier, ça t'activera un peu, au lieu de rester à boire le fonds de commerce.

Et lui, sans un mot, servile, va chercher ce qu'elle demande.

L'année suivant leur mariage est né Roger, puis Marcel un an plus tard. Elle avait pensé à Ferdinand ou Philippe, mais lui s'était refusé à prénommer ainsi ses enfants. Ces prénoms étaient trop marqués de la mémoire des millions de morts de la Grande Guerre. Et ce souvenir le hante quotidiennement. Deux de ses frères y ont laissé la vie. Dégoûté qu'il est des politiques et des généraux, Jeannot ! A tel point qu'il ne porte plus sa médaille. Elle aurait pourtant fait bel effet sur son bleu, mais il l'a reléguée au fond d'un tiroir.

Son plus jeune frère est entré à la mine à la fin de la guerre. Il a été affecté au puit Combes.

Celui dans lequel Jeannot a passé ses premières années à la houillère. C'est en 24 que s'est produit le drame. Alors Jeannot s'est encore plus replié sur lui-même. La culpabilité et lui encore en vie après ce coup de grisou. D'autant que l'on n'a pas retrouvé le corps. Comme pour ses deux autres frères tués au front, pour la France – pour rien se dit il en lui-même – le deuil est difficile. La naissance de Jeanne, leur troisième enfant, n'a pas suffi à lui rendre la joie de vivre.

Le café ayant repris une pleine activité, Bertrand a acheté une calèche. La même que monsieur le Maire. À l'arrière du café, accolée à la remise, il a fait bâtir une petite écurie pour la jument. Bien pratique pour aller chercher de la marchandise à la ville. Un achat rentable !

Les parents de Suzie sont morts quelques années plus tard, juste après-guerre, la Seconde. Elle s'est retrouvée seule à tenir la boutique. Les enfants n'ont pas souhaité rester. Sitôt les études terminées ils sont partis travailler à la ville. L'économie en pleine croissance avait besoin de main d'œuvre administrative. Et l'ambiance mortifère de la maison ne les a pas incités à rester. L'ingratitude des enfants n'a pas de limites ! Aucun n'a souhaité reprendre l'affaire.

C'est vers cette période que Jeannot s'est mis en tête de construire son alambic dans le cellier.

- Mais mon pauvre ami, qu'est-ce que tu vas encore t'agacer avec ça ! Tu ne crois pas que l'on a assez de travail comme ça ? Toi à la mine et moi au bar ? Déjà que tu n'en fais pas beaucoup.
- Ça pourrait nous rapporter un peu plus si je fais notre gnôle. On pourrait en vendre aux clients.
- Et les gabelous ? Tu crois que personne ne va rien te dire ?
- J'ai droit à vingt litres. C'est surtout pour m'occuper, tu sais. Et puis, j'arrêterai de boire le fonds de commerce ! lui balance-t-il.
- Vingt litres, pour ta consommation personnelle !
- Ça m'aide à tenir le coup.
- Mais je n'aurai pas le droit de la vendre ta goutte ! rétorque-t-elle sans relever ce qu'il vient de révéler.
- Personne n'en saura rien.
- Et tu te penses capable de construire ça tout seul ?
- Bien sûr que j'en suis capable ! Tu sais, à la mine, c'est moi qui m'occupe des systèmes de pompage. Ça ne doit pas être plus sorcier. Ce n'est qu'une question de tuyauteries.

À partir de ce moment-là Jeannot fut de moins en moins présent dans la salle du bar. Sitôt rentré du boulot, il partait au cellier bricoler son alambic. Les clients jasaient de son absence. Les commérages commençaient à aller bon train. Oh, pas devant Suzie, chacun faisait attention à ce qu'il disait, de peur de prendre une remarque en retour. « Sûr, ces deux-là, ça ne va pas durer ! » « Moi, je l'ai toujours dit, cette femme-là elle n'est pas pour lui. » « Elle n'est pour personne avec le fichu caractère qu'elle a. » « Faut dire que lui, depuis la mort de ses frères, il ne va pas bien non plus. Il cherche à se faire engueuler. » « Moi je vous dis, toutes ces disputes, un jour ça va mal finir. » Tout un chacun y allait de son commentaire ne donnant pas cher du couple.

Cela lui a pris plusieurs mois avant d'avoir toutes les jointures étanches et résistantes à la chauffe. À l'automne suivant il récupéra plusieurs tonneaux de prunes qui se gâtaient dans les vergers communaux alentours. Chacun le voyait partir le matin avec la calèche et les seaux faire le tour du village. Tous se disaient « ce pauvre Jeannot, de plus en plus farfelu. »

Certains plaisantaient « Sa femme ne doit pas le nourrir qu'il en soit à ramasser des prunes pourries. »

Il avait mis les fruits à fermenter dans des barriques au fond de la remise. Suzie avait poussé un coup de gueule, comme à son habitude. Il faut dire que l'odeur qui se dégageait était particulièrement désagréable et envahissait toute la maison, jusqu'à l'étage. C'est au début de l'hiver 49 que Jeannot est sorti de son antre apportant fièrement deux bouteilles d'un liquide aussi transparent qu'alcoolisé. « C'est ma tournée » a-t-il dit. Puis il s'est assis à une table à laquelle trois joueurs étaient déjà installés. « Goûtez-moi ça, production maison. » Chacun a apprécié à sa façon.

Certains poliment, du bout des lèvres, d'autres, les habitués du zinc avalant le nectar cul-sec. Ce n'est pas pour autant que Jeannot revint parmi les vivants, mais il était désormais plus présent en salle.

Le premier résultat ne fut pas une grande réussite. Il n'avait pas séparé les produits de tête, ceux qui donnent un piquant au résultat. Les conseils de quelques anciens améliorant sa pratique, des récoltes de fruits moins abimés, les distillations suivantes furent de meilleure qualité.

La renommée de la goutte de Jeannot eu vite fait le tour du village et des environs. Tout le monde connaissait maintenant son activité illégale, même la douane, qui fermait les yeux. « On ne vas pas chercher des ennuis à un décoré. » Et puis, les services administratifs avaient d'autres préoccupations en pleine reconstruction de la France.

La production avait plus que triplé. Le chiffre d'affaires du bar progressait à la vitesse de l'amélioration de la qualité de l'eau de vie produite. Jeannot en ressentait une certaine fierté.

Il recommençait à trouver une raison de vivre. Suzie fit l'acquisition d'un poste TSF pour le café. Cela permis de fidéliser un peu plus la clientèle. La plupart venait pour la musique, certains pour les infos. Malgré cette amélioration notable, Suzie ne ralentit pas pour autant ses remarques acerbes à l'encontre de son mari. C'était devenu chez elle une telle habitude qu'elle ne se rendait pas compte de la douleur que chaque remarque désobligeante provoquait chez Jeannot. Ces petites blessures quotidiennes s'ajoutaient à tout le tourment qu'il portait déjà en lui, s'ajoutant jour après jour.

Cette entreprise de bouilleur a duré près de six ans. Lorsque Jeannot a pris sa retraite, son bleu de travail toujours sur le dos, il s'est dès lors consacré quotidiennement à la distillation. Il a testé toute sortes de fruits, la pomme, la poire, même la prunelle – il fallait le voir parcourir les chemins cueillir ces baies sauvages, un travail de titan pour quelques kilos – un fruit qui n'a que la peau sur le noyau. La prune est cependant restée son produit préféré. Lorsqu'il faisait bouillir, personne ne pouvait l'ignorer. Sitôt la porte du café poussée, les effluves alcoolisés venaient exciter les narines des plus anosmiques. A tel point qu'il finit par ne plus chauffer qu'en fin de journée, après la fermeture.

Ce soir-là donc, après une journée identique au précédentes, une énième querelle entre les époux, les retardataires mis à la porte promptement par Suzie, celle-ci se met à ranger les reliefs de boissons des clients. Jeannot rapporte les caisses de bouteilles vides afin de les entreposer dans la remise. Comme à son habitude, suite au dernier coup de gueule de Suzie il contient la colère qu'il sent monter. Il attrape le tabouret en bois et s'assoit devant l'alambic afin de l'allumer. Il sait que face à l'athanor le calme et la rigueur sont deux qualités essentielles.

Tout à son balayage, Suzie a allumé le poste TSF. Elle aime écouter la musique le soir lorsque le calme revient après le brouhaha de la journée. Elle n'entend pas les cris qui proviennent de l'arrière-boutique. C'est l'odeur âcre de la fumée qui l'alerte. Elle pousse un cri, lâche son balai et se précipite vers la remise. Elle commet l'erreur d'ouvrir la porte en grand ce qui produit un appel d'air attisant la flamme qui consume la production d'alcool. Elle aperçoit Jeannot un seau à la main qui s'agite, maladroit, au milieu du foyer qui prend de l'ampleur. Il jette de l'eau, sans résultat. Il regrette, un peu tardivement, de ne pas avoir prévu un bac à sable.

Quelques clients encore sur la place alertent le Maire qui met immédiatement en œuvre les secours incendie du village. Le tocsin est sonné, les habitants accourent avec des seaux d'eau puisée au lavoir en contrebas. Une pompe à bras tirée par deux hommes vient en renfort. Il n'y a plus rien à faire pour le café désormais entièrement la proie des flammes. La protection des maisons voisines devient la priorité. Ce n'est qu'au petit matin que l'incendie est maîtrisé. Au milieu des poutres calcinées, dans les décombres du café, on retrouve les deux corps enlacés. La blouse à fleurs de Suzie fusionnée avec le bleu de travail de Jeannot.